



« Lire en fête »

« Le Monde des livres » accompagne cette manifestation, dont la 18^e édition a lieu du 13 au 15 octobre dans toute la France.

Programme. Page 11.

Michèle Desbordes

Deux livres posthumes – dont un récit, « L'Emprise » – confirment la valeur et l'intensité d'une œuvre rare, sereine et mélancolique. Littératures. Page 3.

Le Monde

● SPÉCIAL « LIRE EN FÊTE »

Des Livres

Vendredi 13 octobre 2006

LA FRANCE À L'HEURE POSTCOLONIALE

Après le temps des polémiques, plusieurs ouvrages approfondissent le débat sur les prolongements contemporains de notre passé impérial. Dossier. Pages 2, 6 et 7.

Histoire

Une rencontre avec Mona Ozouf à l'occasion de la parution des « Récits d'une patrie littéraire ». Et les ouvrages de George L. Mosse et Elisabeth Belmas. Pages 8, 11 et 12.

Policiers

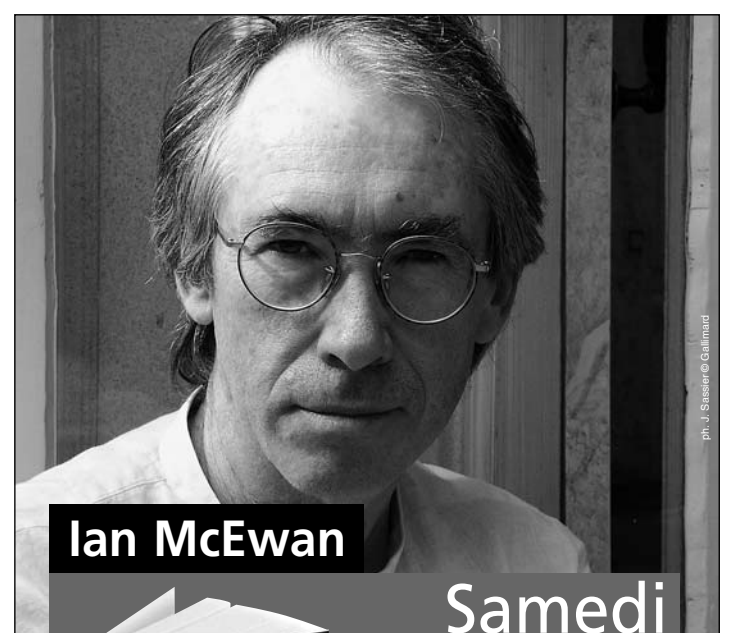
« Bologne ville à vendre », de Lorian Macchiavelli, et « Pourquoi tuons-nous ? », de Gianni Biondillo. Et aussi les romans d'Aino Trosell et Christian Jungersen. Page 10.

Jeunesse

Blandine Pluchet explique comment éveiller le goût des sciences à partir de fictions ; Sophie Van der Linden offre une lecture inédite des meilleurs albums de jeunesse. Page 9.



Boniface d'Oliveira, tirailleur béninois. PHILIPPE GUIONIE

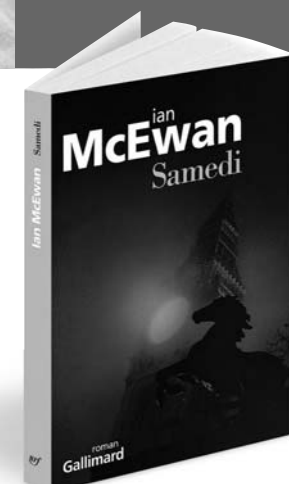


Ian McEwan

Samedi

roman

Traduit de l'anglais par France Camus-Pichon



"Comme un dompteur, Ian McEwan a toujours apprivoisé le pire de l'homme."

Manuel Carcassonne, *Le Magazine littéraire*

Gallimard du monde entier

Précision

Une correction malencontreuse dans un article de notre collaboratrice Alexandra Laignel-Lavastine intitulé « Aux sources de l'obsession du passé » (« Le Monde des Livres » du 29 septembre) a infléchi le sens de son texte. En réalité, l'auteur n'estime pas que le livre d'Olivier Lecour Grandmaison, *Coloniser. Exterminer. Sur la guerre et l'Etat colonial* (Fayard, 2005) illustre l'esprit de concurrence victimaire qui alimente parfois les polémiques autour du « devoir de mémoire ».

Proposer un texte pour la page « forum » par courriel : mondedeslivres@lemonde.fr par la poste : Le Monde des livres, 80, boulevard Auguste-Blanqui, 75707 Paris Cedex 13

Un colloque organisé à la BNF du 28 au 30 septembre analysait les liens entre passé colonial et flux migratoires

De la colonisation à l'immigration

Si il est banal de constater et même de dénoncer la persistance des stéréotypes coloniaux dans le sort réservé aux populations issues de l'immigration, considérer certains flux migratoires comme les conséquences de la colonisation relève du tabou dans le débat français. Interroger le lien entre colonisation et immigration, c'est au mieux pointer les ambiguïtés du credo égalitaire républicain ; au pire, c'est convoquer la rhétorique lepéniste d'une colonisation à l'envers.

Rien de très politiquement correct donc. Au point que les controverses récentes sur l'esclavage ou l'article de loi célébrant le « rôle positif de la présence française outre-mer » n'ont guère débusqué cet impensé. A l'évidence pourtant, la mémoire coloniale est devenue une donnée sensible des politiques d'immigration et d'« intégration ». L'écho rencontré par le film *Indigènes*, y compris chez le président de la République, n'en est que la dernière manifestation en date.

C'est dire si l'organisation, du 28 au 30 septembre à la Bibliothèque nationale de France, par une institution publique, la Cité nationale de l'histoire de l'immigration (CNHI), d'un colloque destiné à « réfléchir sur le lien entre colonisation et migrations » devait faire événement, traduisant la volonté de sortir le fait colonial de l'angle mort qu'il occupe.

Pour la CNHI, projet présidentiel qui doit être inauguré peu avant l'élection d'avril, le thème retenu pour cette première manifestation publique relevait aussi d'une nécessité : dissiper les malentendus nés de son installation à la porte Dorée à Paris, au cœur du bâtiment qui fut le pavillon d'accueil de l'Exposition coloniale de 1931, alors qu'elle est consacrée à l'ensemble de l'immigration. Lacunaire, imparfait, le colloque a démontré le caractère balbutiant de la recherche française dans ce domaine et l'apport déterminant du regard décalé des Anglo-Saxons.

Alors qu'en Grande-Bretagne Indiens et Pakistanais sont perçus depuis des lustres comme des « immigrés postcoloniaux », la tradition républicaine française continue de perpétuer l'illusion

selon laquelle la France contemporaine, et notamment sa population issue de l'immigration, n'avait rien à voir « avec cette époque révolue qui est celle du colonialisme ».

Le Britannique Alec Hargreaves, professeur à l'université d'Etat de Floride, a consciencieusement appuyé là où le bât blesse, procédant à l'autopsie d'une spectaculaire disparition, celle du mot « colonial », du champ lexical de l'Etat. « C'est, a-t-il martelé, au moment de la décolonisation que la "francophonie" remplace la "mission civilisatrice", que les "Arabes" disparaissent au profit des "Maghrébins" et que les anciens colons (...) deviennent des "rapatriés" », alors que la plupart n'ont jamais vu la France.

Cette occultation systématique n'a nullement empêché le transfert de certaines pratiques coloniales dans la gestion des immigrés. Le phénomène était patent bien avant la décolonisation : même émigrés en métropole, les ressortissants des colonies étaient considérés comme des sujets peu fiables. En 1925, le préfet de la Loire estimait que « le Nord-Africain est né rêveur » et voyait dans les Africains, « inadaptés et instables (...), la partie la moins utile de la main-d'œuvre étrangère », a relevé Léla Bencharif, de l'université de Saint-Etienne.

Même lorsque, après 1945 et la participation aux combats de la Libération, la loi eut reconnu la pleine citoyenneté française aux Algériens établis dans l'Hexagone, ils continuèrent à être considérés comme « de grands enfants à surveiller » et à faire l'objet d'une « gestion spécifique » aux usines Renault de Billancourt.

Dans la police, a pointé l'historien Emmanuel Blanchard, avant même que le conflit algérien ne transpose à Paris un climat de chasse aux Maghrébins, la préfecture de police avait de fait recréé une structure spéciale reprenant les attributions et les personnels de la « brigade nord-africaine » dissoute en 1945. Le sort très particulier réservé aux harkis, citoyens français indésirables sur le sol de la « mère patrie », ou aux Antillais, dont l'émigration vers la métropole a été organisée de façon spécifique par l'Etat, témoi-

gne de la prégnance de l'héritage colonial.

Les hésitations autour du terme adéquat pour qualifier les pieds-noirs – « repliés », puis « réfugiés », avant d'être « rapatriés » – en sont d'autres signes.

Plus originales et percutantes apparaissent les réflexions mettant en lumière l'enchaînement et les liens de causalité entre colonisation, immigration et décolonisation.

Dès 1964, les sociologues Pierre Bourdieu et Abdelmalek Sayad avaient montré comment la confiscation des terres consécutive à la colonisation puis, pendant la guerre d'Algérie, la politique française de regroupements forcés et massifs de villageois musulmans avaient puis-

La tradition républicaine française continue de perpétuer l'illusion selon laquelle la France contemporaine, et notamment sa population issue de l'immigration, n'avait rien à voir « avec cette époque révolue qui est celle du colonialisme »

samment contribué aux départs vers la métropole, dans un contexte de libre circulation.

Plus généralement, l'émigration des indigènes révèle la paupérisation et l'oppression liées à l'ordre colonial. Mais, à leur tour, le séjour dans l'Hexagone et la rencontre avec les organisations ouvrières dans un contexte de liberté impensable dans le pays d'origine vont nourrir la contestation anticoloniale. Ainsi, dans les années 1950 et 1960, les solidarités nées dans les bidonvilles de la région parisienne seront propices à la prise de conscience nationaliste, comme l'ont analysé Laure Pitti, chercheuse à Paris-XIII, et Jim House (université de Leeds). Tout se passe donc comme si la colonisation avait,

via l'émigration, généré sa propre contradiction. Ces tendances lourdes font des immigrés et de leurs descendants les otages d'une histoire qu'ils n'ont, pour beaucoup, même pas connue.

Le recul aidant, le tableau devrait cependant être complété par la description des multiples ambiguïtés qui brouillent les clichés de la fatalité historique et de l'inévitable reproduction des rapports coloniaux dans la société d'immigration. « Les Algériens voulaient l'indépendance totale, et en même temps ils sont nombreux à dire aujourd'hui : "Ça aurait pu finir autrement", a témoigné Omar Carlier, professeur d'histoire à Paris-VII. Cette schizophrénie entre distance et proximité, refus et partage, n'a jamais cessé. » Malheureusement, le colloque n'a guère dépassé le constat de cet amour-haine qui, en se perpétuant de l'Algérie à la Côte d'Ivoire en passant par les quartiers populaires français, n'en finit pas de produire ses effets.

Ainsi, l'extraordinaire contradiction de l'année 1962, qui voit les Algériens émigrer en masse vers la métropole, au moment même où ils accèdent à une indépendance acquise de haute lutte, mériterait d'être analysée. Faute d'une telle remise à plat, perdurent aussi bien le mythe algérien du soulèvement de tout un peuple contre l'opresseur que celui, français, du divorce définitif. Des fables que démentent précisément l'émigration massive, la soif persistante de visas et de nationalité française.

Le statut des migrants dans la société française est-il d'ailleurs surdéterminé par l'histoire coloniale ? Evoqué lors du colloque, le cas des réfugiés vietnamiens, accueillis en France à partir de 1975, immédiatement logés et aidés par l'Etat, tend à montrer le poids des stéréotypes positifs, mais aussi, tout simplement, des facteurs sociaux. Quant aux Portugais, longtemps confinés dans des bidonvilles, ou aux Chinois, esclaves des ateliers de couture, ils tendent à relativiser le poids du facteur colonial. Un champ d'investigations comparatives qui, trop éloigné des polémiques tonitruantes, reste largement en jachère. ■

PHILIPPE BERNARD

AU FIL DES REVUES A travers le « Labyrinthe » postcolonial

ENTRE PENSÉES vagabondes et savoirs hybrides, la revue *Labyrinthe* a été fondée en 1998 par de jeunes universitaires issus d'horizons divers, mais qui partagent un même désir d'« indiscipline » : contre les cloisonnements institutionnels et la segmentation des disciplines, il s'agissait d'inventer un atelier où de jeunes chercheurs pourraient se retrouver afin d'échanger textes et idées, quels que soient leurs galons, leurs orientations théoriques et surtout leurs spécialités.

Dans ces conditions, il ne faut pas s'étonner de voir l'équipe de *Labyrinthe* consacrer un riche numéro aux études dites « postcoloniales », qui tentent de « révisiter le passé et le présent des empires ». Car depuis leur naissance, aux Etats-Unis, il y a de cela environ un quart de siècle, ces études se distinguent par leur vocation éminemment transdisciplinaire,

à la charnière de l'histoire, de la littérature, de la philosophie ou encore des études féministes. Ainsi ce champ de recherche permet-il une « mise en danger volontaire de nos topographies scientifiques acquises, de nos petites patries et de nos prés carrés », note ici Marc Aymes.

Intitulé « Faut-il être post-colonial ? », le dossier élaboré par la revue *Labyrinthe* (Ed. Maisonneuve & Larose, n° 24, 140 p., 10 €, www.revuelabyrinthe.org) retrace la genèse de ce domaine d'études en le replaçant dans son creuset institutionnel : les campus américains, où la souplesse des structures universitaires a permis l'émergence des *gender*, *transnational* et autres *Afro-American studies*, en étroite relation avec les évolutions de la société elle-même, et en fidélité critique à l'œuvre de théoriciens souvent français (Foucault, Derrida ou Lacan, entre autres), comme en

témoigne Anne Berger, professeur de littérature française à l'université de Cornell.

Et tandis que Laurent Dubreuil souligne « le poids de la diaspora indienne anglophone », et par exemple de deux figures centrales comme Gaytari Spivak et Homi Bhabha, Anthony Mangeon regrette qu'en France le développement tardif de ce type d'études « s'apparente plus à un détournement qu'à une appropriation critique ». Et de fait, conclut Grégoire Leménager, la réception française de ce courant théorique souffre d'un biais militant qui substitue trop souvent la simplification polémique à l'analyse scientifique.

Signalons également, dans le dernier numéro de *Multitudes*, un dossier « Post-colonial et politique de l'histoire ». « La question du caractère toujours déjà colonial du pouvoir (...) fait partie des interrogations majeures qui traversent les différents courants de la pensée politique et historique qui ont émergé ces dernières années », écrivent en ouverture Yann Moulier-Boutang et Jérôme Vidal (Amsterdam, 240 p., 12 €).

Enfin, la revue *Contretemps* se penche, elle, sur les liens entre « Post-colonialisme et immigration », avec des contributions, entre autres, de Mamadou Diouf, Tom Shepard, Laure Pitti, Houria Bouteldja et Sylvie Thénault (Textuel, n° 16, 192 p., 19 €). ■

J. Bi.

LETTRE D'OXFORD Deux historiens anglais révèlent les non-dits du 17 octobre 1961

SERAIT-CE un délai de rigueur lorsque la mémoire française saigne ? Il aura fallu plus de quarante ans pour que le pogrom algérien du 17 octobre 1961 à Paris devienne un véritable objet d'histoire. Pour qu'après le temps de l'occultation et de la manipulation, après celui de la bataille pour l'ouverture des archives puis de la commémoration, le dernier massacre perpétré par les forces de l'ordre dans les rues de la capitale fasse l'objet d'un travail historique global incluant les zones d'ombre et les non-dits de ce cauchemar franco-algérien. De façon significative, ce sont deux historiens britanniques, Neil Macmaster (université d'East Anglia) et Jim House (université de Leeds), qui ont accompli ce travail dans un livre qui, sans attendre sa traduction française, fera date.

Longtemps, le débat sur la répression sanglante de la manifestation nationaliste du FLN organisée à quelques mois de l'indépendance algérienne s'est focalisé sur une date – le 17 octobre –, sur un nom – le préfet de police Maurice Papon –, et sur un nombre – celui des morts.

Ces questions essentielles ont joué un rôle déterminant dans l'exhumation médiatique de la ratonnade. L'ouvrage, intitulé *Paris 1961. Algerians, State Terror and Memory* donne à l'événement un sens et une profondeur qui les relativisent. Si le paroxysme de la répression se situe indubitablement le 17 octobre, la chas-

se à l'homme a duré pendant les mois d'octobre et novembre. Evaluant à « plus de 120 » le nombre d'Algériens tués par la police pendant ces deux mois, les auteurs, fort d'un long travail sur les archives, se disent convaincus que le nombre de victimes ne sera « jamais » connu avec exactitude, tant sont nombreuses les procédures maquillées et les cadavres jetés à la Seine.

Système de terreur

Enfin, le livre dissèque la stratégie de violence frontale de Maurice Papon et montre que cette répression, qui prétendait terroriser les terroristes, a renforcé la cohésion des Algériens et conforté le monopole du FLN. Passionnant par ses échos dans l'actualité internationale, le récit replace l'action de l'ancien fonctionnaire vichyste dans un système de terreur qui inclut non seulement des policiers fascisants opérant hors de leur hiérarchie, mais aussi de « véritables escadrons de la mort » relevant de l'appareil d'Etat lui-même.

La force de *Paris 1961* ne tient pas seulement dans son minutieux décodage d'événements déjà largement mis au jour par les historiens militants français bien plus que par les universitaires. Le livre britannique, fort d'archives inédites, éclaire le sens politique et social de l'oubli puis de la redécouverte de l'événement. Il faudra les morts français de Charonne pour que la gauche, divisée et quasi muette devant le

massacre d'Algériens, investisse à son tour la rue. Quant au Gouvernement provisoire algérien, il effacera lui-même de son calendrier la manifestation du 17 octobre, organisée par sa rivale pour la conquête du pouvoir, la Fédération de France du FLN.

Instrumentalisée ensuite dans l'Algérie indépendante, la date du 17 octobre fit, en France, l'objet d'un black-out total, aussi bien en Mai 68 que, plus tard, au sein de l'immigration, analysent les auteurs en étayant le travail de Benjamin Stora. Le retour de flamme sera le fait des enfants de l'immigration, qui, en montant à l'assaut des annuaires familiales, transformeront le 17 octobre en un enjeu de mémoire, d'histoire et de société. ■

PH. BE.

Paris 1961. *Algerians, State Terror and Memory* de Jim House et Neil Macmaster, Oxford University press, 376 p.

chapitre.com
LIBRAIRE SUR INTERNET
vous cherchez un livre épuisé ?
15 millions de livres
tél : 0892 35 01 00
Internet : www.chapitre.com
Sur place : Le Tour du Monde
29 rue de Condé - Paris 6^e
(RER B Luxembourg)

ECRIVAINS
les Editions Bénévent publient de nouveaux auteurs
Pour vos envois de manuscrits :
Service ML - 1 rue de Stockholm
75008 Paris - Tél : 01 44 70 19 21
www.editions-benevent.com

THESAURUS
oder Lesebuch
zur älteren deutschen Geschichte
Dokumente und zeitgenössische Schriften
von Tacitus bis Heine *
par Ernst Busse Hrsg.
17 x 22,5 cm. 850 pages. Relié
ISBN 2-9522416-0-0
48 € plus frais d'envoi
Ouvrage édité par l'auteur :
BP 60306, F 75723 PARIS Cedex 15
www.thesaurus-lesebuch.com
* Anthologie de l'histoire ancienne de l'Allemagne
Documents et écrits d'époque, de Tacite à Heine (ndlr)

Le monde perdu de Michèle Desbordes

Avant de mourir en janvier, l'auteur de « La Demande » avait achevé un récit, « L'Emprise », et laissé la matière d'un autre livre. Ils démontrent que sa voix ne s'est pas éteinte.

L'EMPRISE
de Michèle Desbordes.

Ed. Verdier, 184 p., 14,50 €.

ARTEMISIA et autres proses
de Michèle Desbordes,
suivies d'« Un rêve »
de Jacques Lederer.

Ed. Laurence Teper, 78 p., 10 €.

Un livre posthume a forcément valeur testamentaire. Ainsi aborde-t-on, non sans émotion, *L'Emprise*, dernier récit de Michèle Desbordes, morte l'hiver dernier à l'âge de 65 ans (*Le Monde* du 27 janvier). Accompagné d'un recueil de proses sur quelques figures de l'art et de la littérature, ce livre vient, en apparence, mettre un point final à une œuvre brève et tardive – une dizaine de titres sur dix années (1). Le caractère autobiographique de *L'Emprise* pourrait renforcer ce sentiment. Ce pourrait n'être que le récit d'une vie, de la Sologne à Orléans, une récapitulation des souvenirs, des figures, des circonstances... Mais à lire ce texte magnifique, c'est une autre impression qui domine. Ainsi, *L'Emprise* ne vient pas conclure mais au contraire ouvrir, non pas à partir de rien, mais d'une vie. Simple d'une vie. Michèle Desbordes est l'écrivain du silence : « *Je me suis toujours, et jusque dans l'écriture, mieux trouvée de ce qui se tait et se cache que du contraire.* »

On ne peut s'empêcher de songer à ce que Rilke nommait (dans la huitième *Élégie de Duino*) « l'Ouvert ». Ce qui est accessible à la vue n'apparaît que pour mieux se dérober à toute saisie, blessant irrémédiablement notre sensibilité. Ne demeurent alors que le regret et le deuil attachés à cette apparition. « *Jamais il ne sut où commençait le monde et où il finissait. Ni ces désarrois, ces sortes de frayeurs dont il se plaignait* », écrit, à propos de Rilke justement, Michèle Desbordes dans *Artemisia et autres proses*.

Rejoindre l'intime

L'autobiographie n'est pas, aux yeux de l'écrivain, une étape privilégiée pour rejoindre l'intime. En sens contraire, relisant *L'Habitée*, *La Demande*, *Le Commandement* ou *La Robe bleue*, nous ne sommes nullement invités à nous en éloigner, par des détours pittoresques. Les figures des trois sœurs, de la servante, de l'homme exilé ou encore de Camille Claudel dans ces quatre livres renvoient à une même source : humaine, commune, universelle, loin de toute prétention à la singularité. C'est dans cette part commune, dans ces vies que rien ne distingue, que cette intimité est localisable. C'est là qu'elle prend sens, qu'elle regarde et touche le lecteur.

Parvenu presque au terme de *L'Emprise*, Michèle Desbordes, en quelques pages admirables d'honnêteté, de conscience littéraire et de lucidité, interroge sa démarche et son propre livre. C'est en fait tout un art poétique qu'elle révèle, immergée dans la matière même de son récit. Réticente à livrer des confidences, elle écrit : « *J'ignore ce que ça*

veut dire de faire un livre pareil, j'ignore quand et de quelle manière je l'ai commencé... » Elle évoque ensuite ce qui, « *un jour dans le monde, dans le vaste temps* », a « existé ». Elle ajoute : « *Nous nous sommes trouvés ensemble eux et moi, ayant à nous tenir compagnie et faire les uns avec les autres ce bout de chemin.* » Mais quel est ce « nous » qui guide et commande l'écriture ?

Tout au long de son livre, Michèle Desbordes s'adresse, au vous de politesse, à la petite fille qu'elle a été. Ce n'est ni prise de distance ni indifférence ou volonté de se séparer de soi, bien au contraire. « *Vous êtes d'ailleurs, de là où vous viennent ces souvenirs, cette invisible mémoire, et personne ne sait, personne n'a à savoir.* » « *Nous* », ce sont les autres, tous les autres, habitants d'un « monde perdu » dont il s'agit, une dernière fois, de faire mémoire. Sans doute, il y a là un père, une mère, une grand-mère... mais l'essentiel n'est pas d'identifier les personnes, de consigner les minutes de l'aventure familiale, d'établir une généalogie et de revendiquer une appartenance, un nom trop propre.

D'ailleurs, un pronom indéterminé emporte les identités boursoufflées, fallacieuses... Ce qui importe c'est le monde, « perdu » et retrouvé par les mots, le mouvement et l'harmonie des phrases, c'est ce qui a lieu. « *On regarde ce qui chatoie, on regarde, on apprend le rêve, la douce, poignante reconstitution des choses...* » De la même manière, la vocation des maisons n'est pas, d'abord, de créer du patrimoine. En phénoménologue, Desbordes insiste plusieurs fois sur une notion importante, qui explique bien

des aspects de son œuvre. A la première page du livre : « *L'horizon appartient à la demeure qui lui fait face, comme lui appartient ses murs, son toit, ses fenêtres, et tout ce qui un jour au cœur de l'abri et du retrait, de l'idée même d'un lieu où rien ne saurait vous atteindre, se rassemble autour de vous.* » Et plus loin : « *L'horizon, le lointain sans quoi il n'y a pas, il ne peut y avoir de demeure.* »

Dans *Artemisia et autres proses*, comme dans *L'Emprise*, Michèle Desbordes manifeste une même vision, à la fois sereine et mélancolique, du monde, des personnes et des lieux. « *Je me refuse à être celui qui sait, qui raconte l'histoire qu'il sait* », avait-elle affirmé un jour.

Dans le retrait qui était le sien, dans le silence qu'elle préféra toujours à la vacuité des langages convenus, elle a inscrit une œuvre tremblante et solide, une œuvre qui tient debout par sa fragilité même. ■

PATRICK KÉCHICHIAN

(1) A partir de 1996 (si l'on met de côté un livre de poèmes publié chez Arcanes 17, en 1986) chez Verdier, Gallimard et Laurence Teper.



ORLÉANS
Hommage à Michèle Desbordes. Lire page 11



Michèle Desbordes en 1999. SANDRINE EXPILLY/EDITINGSERVER

Un enquêteur en littérature et anthropologie

Voici certainement le livre le plus inattendu, le plus surprenant de cette rentrée, à la fois enquête – entre le 2 juillet et le 12 août 2003 –, recherche anthropologique, récit littéraire. Eric Chauvier a 34 ans, il est anthropologue, travaille actuellement sur la perception des risques industriels, vit à Bordeaux, où il a publié ses deux premiers livres (1). Le troisième, *Anthropologie*, dont la quatrième de couverture dit seulement « *L'enquête est vouée à continuer* », est un objet singulier, difficilement identifiable. Mais à coup sûr un geste littéraire, et aussi une manière nouvelle, pour ce jeune anthropologue, d'aborder sa discipline et de rendre compte

d'un projet. Son texte comme la bibliographie qu'il fait figurer en fin de volume le montrent grand lecteur d'Erwing Goffman, mais aussi des surréalistes, de Borges, de Guy Debord et de Karl Kraus.

Le narrateur, à l'évidence anthropologue, croise, le 2 juillet 2003, une mendicante. Une adolescente – 15 ans environ –, appartenant sans doute à une communauté rom, fait la manche près d'un centre commercial, à un carrefour où les voitures doivent s'arrêter un peu longuement, à cause des feux de circulation, mais où l'on ne peut pas se garer – ce détail a son importance. Rencontre banale, presque anodine généralement, quoique toujours un peu gênante, qu'on décide ou non de donner de l'argent. Mais là, c'est un choc : « *L'ambivalence de son regard me foudroie. Il est à la fois opaque et lumineux ; il semble verrouillé et infiniment léger.* »

C'est ce regard et une curieuse « impression de familiarité rompue » qui vont pousser le narrateur à entreprendre une enquête sur cette personne, qu'il désigne par « X ». Le lendemain, et les six jours suivants, il repasse par ce carrefour, à chaque fois avec un ou une amie, et guette leur réaction devant la mendicante : embarras, commentaires divers, dont prédiction d'un avenir de prostituée, et, pour le dernier passager, Jean-Jacques, silence absolu. Un silence qui change la donne : « *Ce silence m'a tiré de ce piège. Je ne peux plus échapper à une rencontre directe avec X.* »

Mais le 14 juillet, alors que l'enquêteur anthropologue a troqué sa voiture contre une bicyclette, pour entrer plus directement en contact avec X,

la jeune femme n'est plus là. A sa place, une vieille femme, accompagnée de deux hommes, de « type tzigane ». Conversation impossible. Incommunicabilité totale. Hostilité maximale probable. Après une nouvelle tentative infructueuse auprès de Roms, le narrateur décide d'aller dans des institutions : une association spécialisée dans l'action sociale envers les communautés roms, une assistante sociale qu'il a connue à l'université...

PARTI PRIS JOSYANE SAVIGNEAU

C'est ainsi qu'il est amené à recueillir des informations venant de deux femmes qu'il nomme Milène Trauma et Brigitte Lagloire. La première lui explique que X n'est pas rom, mais bulgare, et se nomme Ana : la seconde qu'elle n'est pas bulgare, mais française. Elle a fui son milieu social – parents architectes –, transformé Anne en Ana, et rejoint une communauté rom. L'affaire est de plus en plus trouble, pour le lecteur, qui n'est pas en train de lire un roman policier, mais s'est déjà arrêté de nombreuses fois. Pour réfléchir à la proposition faite ici d'une autre approche de l'anthropologie. Pour partager des interrogations sur l'identité, le « repérage » « dans l'espace social ». Pour tenter de comprendre ce que signifie « l'impossibilité de lire et de relire notre présence au sein d'une communauté ». Pour sonder les raisons profondes de

cette enquête.

Au cours du récit, on a déjà croisé *Nadja* et André Breton, mais, de plus en plus, avec l'entrée en scène de Milène Trauma et Brigitte Lagloire, on se dit que cette déambulation sur les traces d'une inconnue, ce jeu de pistes et de fausses pistes évoquent aussi Patrick Modiano et ses héroïnes improbables. Et voilà que, justement, le narrateur, tandis qu'il écoute l'étrange récit de Brigitte Lagloire – affirmant avoir bien connu « *X/Ana/Anne* » et s'y être « attachée » – ne peut détacher son regard d'un livre de poche dont il ne parvient pas à lire le titre. Grâce à ce qu'il a pu voir de la couverture, il apprendra plus tard, en cherchant dans une librairie, que c'était le *Dora Bruder* de Patrick Modiano. Une preuve, à ses yeux, que cette histoire « comporte un pouvoir d'identification et, plus largement, de mise en fiction quasi illimité ».

En effet. Et le lecteur peut aller et venir dans cette fiction anthropologique, entreprise totalement inédite, repartir du côté de *Nadja* en lisant la dernière partie, où un autre ami tend au narrateur, « *sur un ton désinvolte* », un nouveau piège – ou un nouveau miroir ? « *Moi, je pense que tu es amoureux de cette fille.* » Serait-ce le vrai secret de cette obsessionnelle recherche ? Alors, certainement, « *L'enquête est vouée à continuer* ». ■

ANTHROPOLOGIE
d'Eric Chauvier.
Ed. Allia, 144 p., 6,10 €.

(1) Fiction familiale (*Presses universitaires de Bordeaux*, 2003) et Profession anthropologue (éd. William Blake, 2004).

WILL CUPPY
Comment reconnaître vos amis des grands singes



Un chef-d'œuvre humoristique

2^e édition en un mois

ANATOLIA/ÉD. DU ROCHER

Alain Finkielkraut

Ce que peut la littérature

sous la direction d'Alain Finkielkraut

Ce que peut la littérature

Stock/PANAMA

Le premier volume de la série tirée de l'émission « Répliques » animée par Alain Finkielkraut sur France Culture.



Stock/PANAMA

Un vaste panorama de la SF française

Plaisirs de l'imaginaire

Les chasseurs de chimères, ce sont, nous dit l'anthologiste dans sa préface, des « aventuriers dont le type ne survit plus aujourd'hui que dans la bande dessinée » et que les auteurs de la science-fiction française ont envoyé, des années 1863 à 1950, « partout dans les jungles les plus reculées, au fond des mers, dans l'espace et les dimensions supérieures ».

En composant cette anthologie mêlant romans et nouvelles, l'ambition de Serge Lehman, auteur lui-même de science-fiction, nourri au lait de la collection « Anticipation » du Fleuve noir, était de battre en brèche deux idées

CHASSEURS DE CHIMÈRES L'Age d'or de la science-fiction française
Anthologie de Serge Lehman.

Omnibus 1 240 p., 28 €.

(Le terme naîtra plus tard dans les années 1920 aux États-Unis) a été un genre vivace en France durant plusieurs décennies et a séduit des auteurs venus d'horizons très différents, de la littérature « lettrée » comme de la littérature populaire. C'est dans cet important corpus que Serge Lehman a sélectionné une centaine de titres et, in fine, la matière de son anthologie.

Sa liste, qui débute fort justement avec Jules Verne et son *Voyage au centre de la Terre* (1864), court jusqu'en 1953, au seuil de la grande métamorphose du genre. Le principe du plaisir de lecture a présidé à l'établissement de l'ouvrage, et force est de constater qu'il n'y manque guère que quelques auteurs populaires comme Maurice Champagne (*Les Reclus de la mer*) ou Charles Maguë.

Le contenu de l'anthologie, lui, est imparable, avec son juste mélange de textes fondamentaux et de découvertes. La réussite de l'entreprise réside là, dans l'assemblage de textes de qualité couvrant un vaste éventail thématique et une large période temporelle, possédant le statut de classiques ou de raretés.

Logique implacable

À l'avant-dernière catégorie appartiennent incontestablement *Les Xipehuz*, de J. H. Rosny aîné, histoire incroyablement moderne qui voit l'affrontement des humains de la préhistoire à une race extraterrestre ou à tout le moins extraterrestre ; *Le Péril bleu*, de Maurice Renard, qui met en scène des visiteurs du cosmos ; *La Roue fulgurante*, de Jean de la Hire, feuilleton précurseur du *space opera* et le plus beau texte du recueil ; *Le Peseur d'âmes*, d'André Maurois, où une rare élégance d'écriture se conjugue à l'audace conjecturale du thème. Pour deux auteurs, Serge Lehman a préféré surprendre plutôt que de donner à lire leur roman attendu, le plus « représentatif » sinon le plus représentatif. C'est le



« Apparition des surhommes » (Jean Froissard, « Temps futurs ») et « Le Péril Bleu » (Tallandier, 1953).

AGENCE MARTIENNE

cas pour Jacques Spitz, de qui il a préféré, à *La Guerre des mouches* ou à *L'Œil du purgatoire*, un roman moins connu, *Les Signaux du soleil*, qui est une véritable révélation. Négociant le thème de la communication avec les extraterrestres, l'auteur fait preuve d'une logique implacable et d'un sens aigu de la satire. C'est le cas aussi du roman qui termine le volume, *Apparition des surhommes*, de B. R. Bruss, en quoi l'anthologiste voit une œuvre-charnière, témoin d'une mutation en cours.

À la dernière catégorie appartiennent *Les Dieux rouges*, de Jean d'Esme, spécialiste du roman colonial, qui fait ici une incursion remarquable dans la veine du « roman de monde perdu », très prisée au début du siècle dernier, l'étonnante

nouvelle de Claude David, « Après la grande migration », qui conte une singulière expérience de voyage dans le temps et celle de Michel Epy, « Anthéa », qui narre une non moins singulière excursion sur un objet céleste très particulier. Le thème de la catastrophe est lui aussi abordé dans une nouvelle d'Octave Béliard qui méritait bien sa réédition ici.

C'est donc un assez vaste panorama de la SF française qui est proposé ici, un panorama qui démontre la richesse de ce genre naissant et la qualité de ses officiants. L'intérêt du volume tient également à la passionnante préface dans laquelle Serge Lehman pose de judicieuses questions. Comment se fait-il que cette abondante moisson de textes conjecturaux ait été

occultée dans la mémoire collective ? Pourquoi cette amnésie ?

Comme le souligne l'auteur, cette floraison n'a pas eu de descendance, et il a fallu l'irruption de la SF américaine pour que s'amorce une reviviscence. Pourquoi la science-fiction française, au lieu de prospérer, s'est-elle peu à peu rabougriée au point de presque disparaître, au moment même où l'américaine prenait son essor ? Serge Lehman avance des réponses et des analyses ; il évoque surtout l'absence d'un support éditorial comparable à celui qui a permis l'éclosion de la SF aux États-Unis. Il livre ainsi une esquisse d'une histoire de la SF française qu'il faudra bien écrire un jour. ■

JACQUES BAUDOU

Graham Greene et l'absurde et inextricable tragédie haïtienne L'atroce farce du bien-être en enfer

LES COMÉDIENS (The Comedians)
de Graham Greene.

Traduit de l'anglais par Marcelle Sibor.
éd. Robert Laffont, « Petits Pavillons »,
540 p., 10,90 €.

À milieu de la mer des Caraïbes, Hispaniola est de ces îles que l'on dit paradisiaques, mais quand Mr et Mrs Smith débarquent dans sa partie ouest, ils prennent pied « dans un pays de peur et de frustration » dont François Duvalier a fait un enfer. C'est en 1966 que Greene publie ce roman. Deux ans plus tard, en le qualifiant de « menteur, crétin » et, plus inattendu, de « tortionnaire », Duvalier lui donne, sans le vouloir, une espèce de certificat d'authenticité. Greene lui-même l'avait souligné en précisant que, dans son récit, le portrait qu'il fai-

sait de Duvalier « n'est même pas noirci pour l'effet dramatique » et qu'il n'avait pas besoin d'en rajouter sur la détresse du pays car il était « impossible de rendre une telle nuit plus sombre ». Elle s'étendait sur Haïti quand les Smith y arrivaient, doux rêveurs idéalistes qui prêchaient les bienfaits du régime végétarien comme remède « qui débarrasserait un jour le tempérament haïtien de toute acidité et de toute passion ». Mais si le dénommé Concasseur, brute sanguinaire, avait sa place à la tête des tontons macoutes, Brown, hôtelier venu récupérer son bien et retrouver sa maîtresse Martha, tenait à leur dire et prouver que « tous les Haïtiens n'étaient pas politiciens ou tortionnaires ». Et quelles meilleures preuves que Magiot, le docteur humaniste qui refuse de s'expatrier pour rester au service de ses compatriotes, ou Philipot qui « a tourné en dérision les

titres médicaux de Papa Doc » et qui, dit-on, s'est « suicidé ».

Brown, le narrateur, le couple Smith – lui ancien candidat à la présidence des États-Unis –, Martha, qui supporte difficilement d'être la fille d'un criminel de guerre nazi, le major Jones, escroc ou espion ou les deux... autant de personnages dépeints avec un humour réjouissant, qui fait ressortir les aberrations du régime. On comprend la fureur de Duvalier à la lecture d'un tel récit : la forme romanesque donne un fort pouvoir de persuasion. Mais si rien n'est négligé du règne des Concasseurs de « Papa Doc », les comédiens ce sont les habitants du pays sous dictature, qui jouent l'atroce farce du bien-être et de leur amour pour le dictateur sous peine de prison, de tortures, de mort. C'est ainsi que Greene atteint à l'universel. ■

PIERRE-ROBERT LECLERCO

Le superbe échange érotique de Madeleine Pagès et Guillaume Apollinaire « Ecris-moi de l'amour... »

LETTRES À MADELEINE
de Guillaume Apollinaire.

Edition revue et augmentée
par Laurence Campa,
Gallimard, « Folio », 544 p., 8 €.

Un poète, en 1915, sur le front, « parmi l'horrible horreur de millions de grosses mouches bleues », écrit à la femme qu'il aime : « (...) on a souvent appelé vice tous les raffinements. Et cette appellation de vice a aussi bien atteint les postures les plus communes de l'amour que les autres où les Anciens avaient excellé ouvertement et que les Modernes n'ont pratiqué qu'avec hypocrisie. » Et aussi : « J'ai pensé ce matin longtemps avant de me lever à ton corps toisonné, j'ai imaginé l'écartement de tes jambes et la rouleur exquise du parvis béant de désir. La pointe dardée de tes seins donnait à ma bouche un ardeur nonpareille. » Ce poète, c'est Apol-

linaire. Sept mois plus tôt, il a rencontré Madeleine Pagès, une Oranaise de 22 ans, dans un train. Elle est professeur de lettres. Ils parlent de poésie. Le voyage les sépare. Ils vont correspondre sur l'amour idéal : « Madeleine ce qui n'est pas à l'amour est autant de perdu. » Inouïe liberté, intensité sensuelle, combustion.

« Augmenter ce secret »

Cet amour sera tenu secret : Guillaume, qui signe Gui, le décide. C'est capital : « La grâce n'est pas la foule. » Il s'agit même « d'augmenter ce secret » pour réduire la distance entre les amants. Oui, augmenter le secret, c'est charger le langage du mystère du corps impollu de Madeleine : la folie érotique peut s'installer sans heurter la pudeur discrète de la fille aux yeux pers. Un « langage spécial » est donc inventé. Mystère culturel, Eleusis. L'amour est l'art de dire. Le

corps de Madeleine doit s'incarner. Poèmes secrets.

Emporté, direct, autoritaire, paradoxal, fantaisiste, Gui envoûte sa « petite fée ». Il envoie des vers avec une « passion sauvage » et enjoint Madeleine de s'abandonner, de mettre à nu son âme, son cœur et son corps car « il faut dire la vérité » : « (...) écrivez ces mots qui font que l'on vit ». Par les lettres, le soldat et la jeune Oranaise vont frissonner, s'exciter, se désirer. Leur « grand secret » isole encore le combattant de l'horreur de la guerre.

L'écriture, pour Apollinaire, est le lieu de la beauté : « La vie n'est douloureuse que pour ceux qui se tiennent éloignés de la poésie par quoi il est vrai que nous sommes à l'image de Dieu. » La création, l'amour et la vie ne font qu'un. La démonstration est imparable : « Mon amour dans l'horreur mystérieuse métallique muette mais non silencieuse à cau-

se des bruits épouvantables des engins qui sifflent géignent éclatent formidablement notre amour est la seule étoile, un ange parfumé qui flotte plus haut que la fumée noire ou jaune des bombes qui explosent. Ecris-moi de l'amour, sois-moi ma panthère pour me remettre dans la vie de notre cher amour. Je pense à ton corps exquis, divinement toisonné, et je prends mille fois ta bouche et ta langue. » ■

V. R.

À NOS LECTEURS

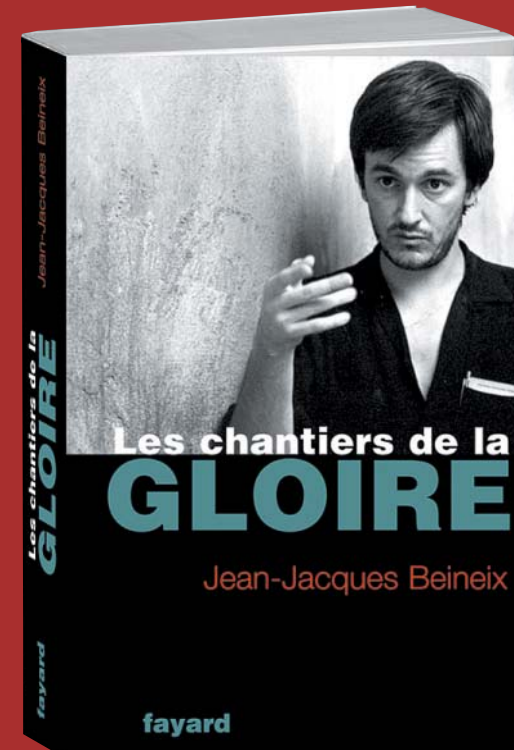
La liste des parutions des livres au format poche du mois d'octobre est disponible sur le site www.lemonde.fr/livres : cliquer sur pratique, ensuite Livres, et dans Catalogue cliquer sur Livraisons poches.

« Beineix dit simplement tout. »

Olivier Séguret, *Libération*

Retrouvez l'univers de Jean-Jacques Beineix sur www.cargofilms.com

Jean-Jacques Beineix



Les inventeurs du Réel - Paris

fayard

fayard

www.editions-fayard.fr

Depuis quelques années, le débat autour des héritages coloniaux occupe le devant de la scène. Retour sur une polémique

Colonies

la bataille des mémoires

En 1992, dans un article publié par la prestigieuse revue *Vingtième siècle*, l'historien Daniel Rivet croyait pouvoir avancer, quant à la mémoire coloniale, ce constat d'apaisement : « *Le temps des colonies et l'épreuve de la décolonisation s'éloignent de nous irrésistiblement [et] les passions se refroidissent irrésistiblement (...). Notre passé colonial s'est suffisamment éloigné pour que nous établissions enfin avec lui un rapport débarrassé du complexe d'arrogance ou du réflexe de culpabilité.* »

Un peu moins de quinze ans plus tard, un tel diagnostic apparaît assez farfelu. Et le titre même de ce texte (« *Le fait colonial et nous : histoire d'un éloignement* ») semble désormais en parfait décalage avec notre réalité contemporaine.

En effet, loin de nourrir un champ d'études autonome et serein, comme c'est le cas outre-Atlantique depuis un quart de siècle, la thématique « postcoloniale » a envahi l'espace public français sous une forme d'embellie polémique, et le plus souvent appauvrie.

De ce point de vue, la seule année 2005 aura été riche en événements, depuis l'irruption des « Indigènes de la République » sur la scène politique, jusqu'au procès intenté par le Collectif des Antillais à l'historien des traités négriers Olivier Pétré-Grenouilleau, en passant par l'inauguration, à Marignane, d'une stèle dédiée à la mémoire des « combattants de l'Algérie française ». Mais la grande affaire, celle qui a suscité le plus de passion, est autre : c'est la bataille autour de la loi du 23 février, dont l'article 4, adopté puis abrogé par décret, affirmait le « rôle positif » de la colonisation.

Raconter cette âpre querelle, en restituer un à un les arguments, c'est saisir

quelque chose de l'époque. Romain Bertrand le sait, qui s'inspire de Michel Foucault et des analyses que le philosophe consacra jadis à « *l'ordre du discours* » : dans *Mémoires d'empire*, il décrit avec précision les termes d'un débat qui est « *tout sauf inédit en France* », de cette « *étrange controverse qui se veut commencement de vérité et se nourrit de témoignages sans cesse discutés et d'images inlassablement commentées* ». Car si nouveauté il y a, explique ce chercheur en sciences politiques, elle ne réside pas dans la connaissance des faits historiques (largement établis et enseignés), mais dans le scénario du drame et dans le positionnement de ses divers acteurs.

MEMOIRES D'EMPIRE. La controverse autour du « fait colonial » de Romain Bertrand.

Ed. du Croquant, « *Savoir/agir* », 224 p., 18,50 €.

PACA) où la concurrence avec le parti lepéniste est rude, et où le vote pied-noir – si tant est qu'il existe – est supposé à la fois extrémiste et décisif.

Certes, ces élus apparaissent comme une minorité de nouveaux venus, une maigre troupe de « *challengers* » au sein du champ parlementaire et partisan. Mais ils n'en profitent pas moins des mutations qui touchent la droite de gouvernement depuis une quinzaine d'années, et en particulier d'un effet de génération ici déterminant : avec le départ progressif des gaullistes historiques, « *les frontières du dicible politique se trouvent modifiées* ».

Et c'est d'abord là, plus que dans l'évolution des mentalités collectives, que se trouverait la réponse à cette ques-

tion : « *Comment des élus en sont-ils venus à penser comme légitime et politiquement avantageux le recours à un discours de réhabilitation du passé colonial et de l'OAS ?* »

Car c'est bien de cela qu'il s'agit, explique Romain Bertrand, documents à l'appui. En commission comme à la tribune de l'Assemblée, quand ils saluent « *l'épopée de la plus grande France* », ces parlementaires usent d'un vocabulaire directement inspiré des gazettes coloniales du XIX^e siècle. A leurs yeux, la colonisation « *n'est pas restée longtemps celle des militaires : elle est très vite devenue celle des bâtisseurs* », selon la formule de Michel Diefenbacher, secrétaire national de l'UMP pour l'outre-mer.

« Violence pure »

A cette conception d'une colonisation en deux temps (la conquête puis l'« œuvre civilisatrice ») s'oppose celle qu'ont développée les opposants à la loi du 23 février, et qui a tendance, lui, à ramener le projet impérial à un « *programme de violence pure* ». C'est la thèse développée par un ensemble de collectifs militants, qui vont parfois jusqu'à faire de la brutalité coloniale l'essence invariable de l'esprit républicain. Et de la même manière que les députés du Sud postulent a priori le « *ressentiment* » de leur électoral pied-noir, les « *initiateurs "bac + 5"* » de l'Appel des Indigènes semblent enfermer les « *enfants d'ex-colonisés* » dans une posture d'éternelles victimes, forcément hostiles à la République. Voilà pourquoi les « *Indigènes* » sont « *en rupture* » avec une partie de la gauche et de l'extrême gauche antiracistes, lesquelles répugnent à évacuer les enjeux sociaux au profit de logiques strictement mémorielles et/ou ethniques.

Il n'empêche. Vulgarisée par une littérature « *semi-savante* » à fort reten-



Photographie extraite de « *Anciens combattants africains* » de Philippe Guionie (éd.)

tissement médiatique, la thèse d'une continuité entre oppression coloniale d'hier et discriminations d'aujourd'hui a fait son chemin. Tout comme la mise en équivalence systématique de l'« *immigré* » et du « *descendant de colonisé* », sans que cette équivalence, hasardeuse mais constamment martelée, soit « *à aucun moment étayée par une objectivation statistique ou les résultats d'enquêtes sociologiques de terrain* ».

Tant et si bien que le thème d'une supposée « *fracture coloniale* », qui

diviserait en profondeur la société française, a fini par s'imposer, ça et là, contribuant à « *établir le domaine de prémisses au sein duquel se meuvent les discours aussi bien des défenseurs que des détracteurs de la loi du 23 février* », remarque enfin Romain Bertrand. Jeux de miroirs, puissance des énoncés : à droite comme à gauche, mois après mois, « *le rouleau compresseur de la comparaison anachronique* » est passé par là. Viendra bientôt le temps de mesurer les dégâts. ■

JEAN BIRNBAUM

ZOOM

CULTURE POSTCOLONIALE. 1961-2006. Traces et mémoires coloniales en France,

sous la direction de Pascal Blanchard et Nicolas Bancel. En publiant ce nouveau volume collectif, les auteurs achèvent une trilogie amorcée avec *Culture coloniale* (2003) et poursuivie avec *Culture*

impériale (2004), parus chez le même éditeur. Il s'agit cette fois de « *mesurer en quoi (et sous quelle forme) se perpétuent, se reconfigurent, se renforcent ou disparaissent des éléments de notre culture qui trouvent leur genèse (ou une partie de leurs origines) dans une "culture coloniale" en formation depuis le XVII^e siècle* ». J.Bi. Autrement 288 p., 19 €.

HISTOIRE DES DÉCOLONISATIONS AU XX^e SIÈCLE

de Bernard Droz. 56,5 millions de kilomètres carrés, soit plus de 40 % des terres émergées, 610 millions d'habitants : à la fin des années 1930, l'emprise des puissances coloniales européennes est à son apogée. Mais le système est à la veille de son effondrement : en quelques décennies, il n'en restera plus rien. Du moins officiellement... Dans une synthèse claire et pédagogique, Bernard Droz entreprend une description minutieuse de ce bouleversement géopolitique majeur de le deuxième moitié du XX^e siècle. « *Dresser le bilan de la décolonisation est une entreprise aussi hasardeuse, sinon plus, que de tenter celui de la colonisation* », souligne-t-il, insistant sur le caractère inachevé de ce grand mouvement, et la constitution de mémoires incomplètes, qui véhiculent souvent une part « *d'inconscient et de fantasmes* ». J. G. Seuil, « *L'Univers historique* », 404 p., 23 €.

ATLAS DES ESCLAVAGES, de Marcel Dorigny et Bernard Gainot « *Traites, sociétés coloniales, abolitions de l'Antiquité à nos jours* » : rien moins ! Le propos est vaste et le choix de l'atlas, avec cartes, plans, graphiques et aperçus chronologiques, particulièrement délicat pour un champ où le quantitatif est toujours âprement discuté. Les infographies, largement

inédites, la clarté du propos, la justification préalable des priorités retenues – la « *traite coloniale* », avec le flux transatlantique, les sociétés esclavagistes qui en naissent, les processus abolitionnistes qui y mettent un terme – donnent à l'ouvrage une légitimité qui disqualifie les polémiques toujours promptes à s'enflammer sur un sujet redevenu sensible. Il n'est pas jusqu'aux formes modernes de l'esclavage qui ne soient prises en compte. Un outil aussi sûr que précieux. Ph.-J. C. Autrement, « *Atlas/Mémoires* », 80 p., 15 €.

CAMUS SI TU SAVAIS...

suivi de *Les Pieds-Noirs* de Daniel Leconte. Publié en 1980, *Les Pieds Noirs* est aujourd'hui réédité, précédé d'une longue et passionnante préface, elle aussi rédigée par le producteur et réalisateur Daniel Leconte, né à Oran en 1949. Son propos n'a pas changé : affirmer tout à la fois que la guerre d'indépendance était légitime, que les Algériens avaient eu raison de prendre les armes ; mais aussi que les Français présents en Algérie n'étaient pas, dans leur immense majorité, des colons exploités ; qu'ils pouvaient même avoir été « *victimes* » de l'« *affaire algérienne* ». Il importe aujourd'hui, ajoute Leconte, de convoquer toutes les mémoires, de manière équitable, afin d'écrire

l'histoire aussi bien des événements d'octobre 1961 que de la fusillade de la rue d'Isly à Alger ou encore du bain de sang d'Oran en juillet 1962. Il faut, dit-il, relire Franz Fanon pour comprendre pourquoi il est des héritages encombrants qui relèvent autant de la responsabilité du colonisé que de celle du colonisateur. Soyons « *camusiens* », ajoute-t-il, et tentons, alors que l'histoire a désormais tranché, « *de fabriquer une histoire commune qui permette aux uns et aux autres de trouver leur compte et de vivre ensemble* ». F. N. Seuil, 318 pages, 20 €.

NOS MÈRES, PAROLES BLESSÉES

Une autre histoire de harkis, de Fatima Besnaci-Lancou, préface de Claude Liauzu. Présidente de l'association Harkis et droits de l'homme, Fatima Besnaci-Lancou poursuit son travail de mise au jour de la mémoire des harkis. Dans cet ouvrage, elle donne la parole à dix-sept femmes qui, chacune à leur manière, disent leur profonde blessure. Avec une grande dignité, loin des manichéismes simplificateurs. F. N. Ed. Zellige, 128 p., 17 €.

LEÏLA. Avoir dix-sept ans dans un camp de harkis de Dalila Kerchouche. Journaliste, auteur de *Mon père, ce harki* (Seuil, 2003)

Dalila Kerchouche a choisi la fiction pour raconter la souffrance des harkis. A travers l'histoire de Leïla, une fille de harki – « *ni algérienne, ni française, je ne sais plus qui je suis* » –, elle décrit l'exclusion et le mépris qu'endurèrent les harkis et leurs familles. Un récit bouleversant de ce drame effacé de la mémoire collective des Français, devenu un véritable scandale politique, social et humain. F. N. Seuil, 166 p., 16 €.

FRANÇOIS VALLEJO

OUEST

ROMAN

le vertige est là

Philippe-Jean Catinchi
Le Monde

ÉDITIONS Viviane Hamy

VASSILI ROZANOV

Le Feu noir

Pourquoi la gauche triomphe-t-elle du centre et de la droite ?

ANATOLIA/ÉD. DU ROCHER

La double présence d'Abdelmalek Sayad

L'IMMIGRATION OU LES PARADOXES DE L'ALTÉRITÉ

1. L'illusion du provisoire
2. Les enfants illégitimes
d'Abdelmalek Sayad.

Edition établie par Alexis Spire, éd. Raisons d'agir, « Cours et travaux », deux tomes, 224 et 208 p., 12 € chacun.

Elle s'appelle Zahoua. Elle a grandi dans une famille d'immigrés algériens, installée à Bondy, en région parisienne, au milieu des années 1950. En 1975, quand elle se trouve interrogée par le sociologue Abdelmalek Sayad, cette étudiante a 21 ans. D'entrée de jeu, elle raconte les conflits et les déchirements intimes qui font la condition immigrée. Elle explique, par exemple, le malaise qui l'envahit à chaque fois que ses parents l'emmènent en vacances « au pays ». A Alger, elle se sent une parfaite étrangère : « *Tous ces trucs qu'on porte avec soi, qui font partie de soi : les gestes, la démarche, le regard... Même quand on marche dans la rue, on n'a pas la même allure. Alors on dit de nous : "Voilà les émigrés, les voilà !"...* »

Incongru, voire exclu

Les gestes, la démarche, le regard : élève et ami de Pierre Bourdieu, auteur de *La Double absence* (Seuil, 1999), Abdelmalek Sayad (1933-1998) était un savant attentif à l'infiniment petit. Sonder les « illusions » propres aux populations immigrées, selon lui, c'était se rendre disponible aux indices les plus subtils, aux détails les plus fugaces. Cette option de rigueur et de générosité structure l'ensemble des textes, devenus introuvables ou dispersés dans de petites revues, que les éditions Raisons d'agir ont pris l'initiative de rassembler : des bidonvilles de Constantine aux cités de Seine-Saint-Denis, « *la discrétion et la dignité, la justesse de ton et la pudeur que [Sayad] met dans l'échange avec ses interlocuteurs se retrouvent dans la manière dont il rend*

compte de leurs propos », écrivait Bourdieu, en 1991, dans la préface à *L'Immigration ou les paradoxes de l'altérité*.

L'immigré gêne et embarrasse. Il crée le trouble parce qu'il est toujours « déplacé », incongru, voire carrément exclu : « *C'est celui qui n'est pas d'ici lors même qu'il est là, qu'il a toujours été là* », aimait à dire Sayad. Adossée à l'investigation de terrain, sa sociologie a une portée directement politique. Elle débouche sur une déconstruction des pratiques administratives et des pensées d'Etat – à commencer par l'« ethnocentrisme » d'une société qui répugne à admettre que l'immigré est aussi et

d'abord un émigré, et qu'on ne peut réduire son existence à un simple « problème » posé à la collectivité d'accueil...

Saluée pour ses apports fondateurs, cette œuvre fait aujourd'hui l'objet d'une double réappropriation. Non seulement de la part des jeunes chercheurs qui tentent de bâtir des études post-coloniales à la française, à la charnière de la théorie politique et de la sociologie historique. Mais aussi de la part des militantes et des militants qui luttent pour une organisation collective des jeunes issus de l'immigration, et qui relisent avec profit les textes que Sayad a consacrés à la revendication d'égalité.

Ainsi de l'article intitulé « Exister, c'est exister politiquement » et publié en 1985, au moment où se déploient les mobilisations pour « le droit d'avoir des droits ». A l'époque, Abdelmalek Sayad mettait déjà en garde contre les conséquences d'un éventuel rendez-vous manqué entre immigration et citoyenneté : « *Quelle réponse donner à l'angoisse et à l'espérance de tous ces jeunes qui demandent à être rassurés, rassurés sur eux-mêmes et sur le sens de leurs initiatives ? Est-ce folie ? Est-ce simplement un jeu, mais un jeu terriblement cruel s'il ne devait être suivi d'aucun effet ?* » ■

J. BI.

Un état des « postcolonial studies »

PENSER LE POSTCOLONIAL
Une introduction critique
(The Cambridge Companion to Postcolonial Literary Studies),
sous la direction de Neil Lazarus.

Traduit de l'anglais par Marianne Groulez, Christophe Jaquet et Hélène Quiniou, éd. Amsterdam, 444 p., 23 €.

Il est à la fois fécond et dépayçant de se plonger dans la comparaison des découpages académiques. Etudes féminines, gays et lesbiennes, postcoloniales... Autant de domaines qui ont suscité la création d'un ensemble d'institutions de recherche et d'enseignement, dans le monde anglo-saxon en particulier, mais qui restent marginaux dans les structures universitaires françaises.

Pourtant, la force des débats et des revendications identitaires aujourd'hui ne justifie guère un tel décalage. C'est pourquoi la traduction de ce collectif, qui présente un état des lieux des *postcolonial studies*, est une heureuse initiative.

Le terme lui-même de « postcolonial » est encore ouvert aux interprétations et suscite de vifs débats. Notamment sur sa dimension chronologique : en effet, il ne s'agit pas seulement d'envisager le devenir des ex-pays colonisés dans la période qui a suivi leur indépendance.

Formalisées à la fin des années 1970, les études postcoloniales se veulent surtout une manière spécifique d'appréhender les cultures des mondes anciens colonisés. Derrière ses figures tutélaires, tels Edward Said – à qui le livre est dédié – ou Homi K. Bhabha, ces études s'ancrent dans la dénonciation de l'eurocentrisme et d'une écriture de l'histoire coloniale orientée par les dominants. L'objectif est notamment de retrouver les paroles des colonisés, ainsi que leurs conditions d'expression. La critique des textes, marquée par la déconstruction et le « tournant linguistique », est ici centrale.

Aussi les disciplines littéraires sont-elles au cœur du projet, même si toutes les sciences humaines et sociales participent à cette « entreprise interdis-

ciplinaire disparate », selon l'expression de Benita Parry.

Les auteurs du volume sont loin d'être complaisants. Dans leurs présentations des positions de chacun, ils prennent soin d'établir des hiérarchies d'appréciation. La part belle faite aux analyses de discours et de faits culturels au détriment de l'inscription sociale des expériences est, par exemple, interrogée.

L'ouvrage passe en revue des thématiques telles que le nationalisme ou le féminisme, confrontées aux approches postcoloniales. Il situe également des champs de recherche comme les *subaltern studies*, d'abord développées en Inde, à partir d'une critique des discours coloniaux et de l'historiographie nationaliste. Sous l'impulsion de Ranajit Guha, ce courant a cherché à donner une place et une autonomie aux sans-voix de l'histoire.

Une copieuse bibliographie, une chronologie et un index complètent le volume que l'on dirait volontiers d'un exotisme intellectuel très stimulant, si le terme n'était ici malvenu... ■

N. O.

Du bon usage de la culpabilité

Portrait-robot du meurtrier : un homme, blanc de peau, les mains couvertes de sang. Son âme, dit-on, est obscurcie d'atrocités. Ce présumé coupable, de type européen, court les rues. Des charges accablantes sont relevées contre lui. M. Tout-le-Monde, criminel occidental type, a sur la conscience des dizaines de millions de morts, des kyrielles de peuples disparus, déportés, décimés, exploités, opprimés, au cours des innombrables guerres, massacres, tortures et saccages qu'il a suscités. Circonstances aggravantes : il a perpétré ces gigantesques forfaits en parlant d'amour du prochain, d'égalité de tous, de civilisation et de droits universels. Le voilà mal parti.

Affaire entendue. Oui, les Occidentaux ont été esclavagistes, colonisateurs, impérialistes. Réalité indéniable, à garder à l'esprit. Comment ne pas honorer la mémoire de toutes les victimes de ce passé multiforme où abondent les ignominies ? Est-il pour autant nécessaire de macérer dans la haine de soi, de renchérir continuellement dans la flagellation et la repentance sans limites ? A force de battre notre coulepe, nous risquons d'oublier trois évidences élémentaires.

La première est que nous n'avons pas commis uniquement, au fil des siècles, des actes de barbarie. Les conquêtes européennes se sont étendues aussi, pacifiquement, aux sciences, aux arts, aux techniques, et bien sûr aux valeurs permettant de combattre nos propres penchants criminels. Seconde évidence : nous ne possédons nullement le monopole de la dévastation. D'autres civilisations, d'autres

continents pourraient, et devraient, se soucier aussi de leurs abominations. Enfin, remarque simple mais essentielle, ces faits anciens n'appartiennent plus à la réalité présente. Leur importance exige absolument qu'ils demeurent dans la lumière. Mais seule une erreur de jugement peut faire croire que ce passé doit indéfiniment peser sur le présent, conditionner sans fin notre actualité comme notre avenir.

Telles sont les lignes directrices de l'essai de Pascal Bruckner, *La Tyrannie de la pénitence*. Style incisif, description provocante, interrogation cruciale, voilà un livre central pour les

CHRONIQUE ROGER-POL DROIT

débats de l'heure. Plus de vingt ans après le *Sanglot de l'homme blanc*, Bruckner grave un portrait cruel de notre désolation morale. A ses yeux, l'Européen lambda, convaincu désormais d'être un grand criminel, est devenu indulgent envers les dictatures et intransigent envers les démocraties, hypersensible à nos fautes et aveugle aux crimes des autres. Prompt à donner raison à ceux qui le haïssent, il est conduit par sa repentance sans mesure à se montrer compréhensif envers les fanatiques acharnés à détruire ce qui fonde son existence, de l'égalité des sexes à la laïcité, en passant par la liberté d'expression.

A force de nous croire mauvais et responsables de tous les malheurs du monde, nous avons fini, nous autres Européens, par rêver sortir de l'histoire. Du repos, de

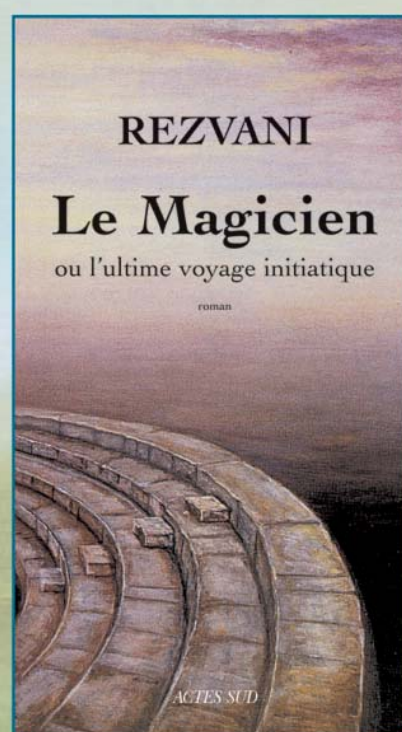
l'apaisement, du patrimoine, des loisirs, rien d'autre. Plus de guerres, surtout, pas même d'affrontement. Si possible, aucune tension. Il n'y aurait, dans les conflits internationaux, que malentendus regrettables. Dissipons-les ! Quelques tables rondes et résolutions, et la paix va s'étendre... L'ennui, c'est qu'au dehors le fracas de l'histoire continue. Sans nous, évidemment. La France, très en pointe dans l'autisme, brandit sa pancarte fétiche : « *A bas le monde extérieur !* »

Le monde s'en moque. Finalement, l'Europe devrait tempérer sa culpabilité, abandonner son culte des passions tristes (honte, remords, complaisance doloriste). Les autres cultures gagneraient à douter d'elles-mêmes, à s'interroger sur leurs propres forfaits. Voilà qui n'est certes pas une mauvaise leçon. Elle demeure toutefois un peu courte. Derrière le ressassement qui nous pousse à sortir de l'histoire se tient sans doute une cause plus obscure, un mécanisme encore énigmatique. On ne peut nier, en effet, qu'un bon usage de la culpabilité existe, individuel ou collectif. Ce bon usage rend lucide et responsable, sans provoquer de paralysie. Il met à sa place ce qui appartient au passé, sans l'effacer, sans s'y noyer. Pour comprendre d'où vient l'excès de remords qui nous submerge et nous entrave, pour saisir ce qui l'entretient et comment il se ramifie, il reste encore à creuser. ■

LA TYRANNIE DE LA PÉNITENCE
Essai sur le masochisme occidental
de Pascal Bruckner

Grasset, 260 p., 16,90 €.

REZVANI Le Magicien



«Poétique jusqu'à la déchirure. On s'y perd avec délices. On s'y retrouve avec effroi. Rezvani nous embarque dans une aventure de cristal, aux frontières mouvantes des battements de nous-mêmes.»

Xavier Houssin, *Le Monde*

«*Le Magicien* est à la fois un roman d'aventures et un conte philosophique. On y retrouve la puissance visionnaire et la sage ironie de Rezvani.»

Jean-Maurice de Montremy,
Livres Hebdo

Paris
tu m'rends dingue

Quatrième volet de l'intégrale
des chansons

ACTES SUD
www.actes-sud.fr



De l'Europe intellectuelle au Moyen Age Naissance d'une élite

DES NAINS SUR DES ÉPAULES DE GÉANTS
Maîtres et élèves au Moyen Age
de Pierre Riché et Jacques Verger.

Tallandier, 352 p., 25 €.

Nous [les modernes] sommes comme des nains sur des épaules de géants [les anciens]. Nous voyons mieux et plus loin qu'eux, non que notre vue soit plus perçante ou notre taille plus élevée, mais parce que nous sommes portés et soulevés par leur stature gigantesque. On ne s'étonnera pas que les auteurs de ce livre aient choisi pour titre la célèbre remarque du grammairien et philosophe Bernard de Chartres (1176). Elle résume la révolution des études au XII^e siècle, quand les « intellectuels », les *moderni*, tel Abélard, ne donnaient un coup de chapeau aux Anciens que pour mieux s'affranchir de leurs cadres de pensée.

De part et d'autre de ce moment charnière, le livre retrace dans la très longue durée l'histoire des études et des lettres, l'évolution des connaissances, des curiosités et des méthodes, mais aussi des conditions concrètes de vie et de travail. La lecture est soutenue par un choix judicieux de textes.

Hors du cadre clérical des écoles ou des universités, les auteurs s'intéressent aussi à la formation des élites laïques, à l'essor d'une culture lettrée en langue vernaculaire, aristocratique et courtoise d'abord, mais aussi urbaine et marchande dans les « petites écoles » aux buts professionnels clairement affichés de la fin du Moyen Age. Une synthèse vivante et indispensable. ■

JEAN-CLAUDE SCHMITT

La traduction en français d'un texte fondateur de George L. Mosse

Aux sources de la vague brune

Les éditeurs de ce volume de George Mosse (1918-1999) ont judicieusement choisi d'inverser le titre et le sous-titre de la version originale. Le titre français exprime ainsi fort bien le projet de l'historien américain : montrer comment tout un ensemble d'élaborations idéologiques a imprégné la société allemande depuis le XIX^e siècle et préparé nombre de ralliements au nazisme, qui a su ramasser l'héritage tout en l'adaptant à ses objectifs de conquête du pouvoir. C'est un ter-

me difficilement traduisible, et d'ailleurs non traduit, qui rassemble ces idées, celui de *völkisch* (de *Volk*, peuple). Il désigne ici un conglomérat hétérogène de penseurs, écrivains et militants qui exaltent la communauté allemande unie par une essence transcendante spécifique.

La question est loin d'être purement académique pour George Mosse, qui, fils d'un grand patron de presse juif de Berlin, put quitter le pays en 1933. Après avoir séjourné en Europe, il accomplit sa carrière d'historien aux Etats-Unis. Une

grande partie de son œuvre, à partir des années 1960, est consacrée à comprendre la « révolution fasciste ». La démarche qui le guide s'affirme nettement dans *The Crisis of German Ideology* (1964 pour la première édition) : une histoire intellectuelle et culturelle qui voit large, donne force aux discours et aux idéologies, scrutant la dimension religieuse du politique.

Pour conduire sa démonstration, Mosse passe en revue une galerie de personnages plus ou moins inspirés, parfois

délirants, empreints de romantisme et qui font l'apologie de l'enracinement, du passé allemand, du lien entre le peuple, le pays et un cosmos particulier, en faisant montre d'un antisémitisme de degré variable, mais qui « déshumanise » de plus en plus les juifs. Mosse suit ensuite la diffusion et l'emprise de la pensée *völkisch* dans l'enseignement, au sein des mouvements de jeunesse et d'autres organisations comme les pan-germanistes. Les frustrations nées de la défaite de 1918 renforcent les courants *völkisch* dans l'Allemagne de Weimar, d'emblée handicapée par cet « endoctrinement complet de pans importants de la bourgeoisie ». Bien que tous les tenants de la pensée *völkisch* ne suivent pas les nazis, Hitler réussit à canaliser les aspirations variées à « une révolution allemande » vers une « révolution antijuive ». Ce fut la voie propre du fascisme allemand.

Sans doute le propos de Mosse n'est-il plus à jour sur tous les aspects, même augmenté d'une préface de 1997, tant l'historiographie du nazisme s'est renouvelée : travaux sur la « révolution conservatrice », études sur les années de formation d'Hitler ou débats sur les spécificités de l'antisémitisme allemand. Mais l'ampleur des matériaux brassés et la force de la démonstration donnent encore bien du grain à moudre sur une question si cruciale qu'elle est toujours remise sur le métier. ■

NICOLAS OFFENSTADT

LES RACINES INTELLECTUELLES DU TROISIÈME REICH

La crise de l'idéologie allemande (*The Crisis of German Ideology*)
de George L. Mosse.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Claire Darmon,
Calmann-Lévy/Mémorial de la Shoah,
416 p., 22,90 €.

OLIVIER CHRISTIN

Un magnifique essai sur les activités ludiques en France à l'époque moderne Dans l'enfer du jeu

JOUER AUTREFOIS
Essai sur le jeu dans la France moderne (XVI^e-XVIII^e siècle)
d'Elisabeth Belmas.

Champ Vallon, « Epoques », 448 p., 29 €.

Ambigu, biribi, lansquenet, hoca ou pharaon : les jeux paraissent envahir la société d'Ancien Régime, rompre les digues fragiles que la réprobation des clercs et la répression des autorités publiques édifiaient contre lui, bouleverser les formes de la sociabilité en inventant de nouveaux plaisirs et de nouveaux lieux pour les satisfaire. Jusqu'à séduire le roi lui-même qui, progressivement et surtout à partir de Louis XIV, finit par taxer les cartes et faire des loteries un moyen de financer l'Etat impécunieux. Et à en croire nombre de contemporains, c'est par le jeu de société que se fait l'entrée dans la société élégante.

En reprenant ce dossier, que ni les analyses de Johann Huizinga et de Roger Caillois ni les monographies consacrées à l'histoire d'un jeu en particulier n'avaient clos, Elisabeth Belmas relève une double gageure. Forte d'une documentation magnifique, elle sait ne pas séparer histoire des jeux (essor des cartes et des jeux de hasard, apparition du jeu de l'oie, transformation des jeux d'exercice physique), histoire sociale des joueurs et histoire juridique et économique du jeu ou du « jouer » comme activité. C'est précisément dans l'entrelacement de ces approches que se dévoile l'importance des activités ludiques dans le Paris du temps.

Mais l'historienne étudie aussi les rythmes de cette inflation ludique galopante et ne s'en tient pas à une anthropologie anhistorique de l'*Homo ludens*. Elle souligne ainsi le tournant des années 1680-1720 et la part qu'y prennent le théâtre, le roman, la littérature juridi-

que, mais aussi les discussions mathématiques sur le calcul des probabilités et leur influence dans la transformation du regard porté sur le hasard.

Comme celui-ci n'est plus assimilé à la Providence et à l'intervention extraordinaire de Dieu, à chaque lancer de dés ou à chaque distribution de cartes, il peut progressivement devenir objet sur lequel l'esprit humain s'exerce et s'aiguise. Ce glissement de la réflexion sur le jeu, qui passe de la théologie morale à l'analyse scientifique, philosophique ou littéraire, fait de la passion du jeu non plus un péché contre Dieu mais un fléau social, peut-être tout aussi nocif.

Tout se passe ainsi comme si le discours sur le jeu était à l'inverse de son importance sociale et économique. Qu'il brasse des sommes considérables, fasse circuler la monnaie, crée des emplois n'y change rien : le jeu reste souvent un enfer. ■

RENTRÉE DES DÉBATS

Envie de vous forger votre propre opinion ?

Retrouvez dans votre fnac les 70 ouvrages de la sélection

Brochure gratuite disponible en magasin et sur www.fnac.com



LES forums de la Fnac

PSYCHIATRIE

Débat en présence de **Sophie Dufau** pour *Le naufrage de la Psychiatrie* (Ed. Albin Michel) et **Serge Tribolet** pour *L'abus de Psy nuit à la santé* (Ed. Cherche Midi)

Fnac Italie 2
12 octobre à 17h30

Fnac Amiens
13 octobre à 16h00

Fnac Nice
27 octobre à 17h30

BANLIEUES

Anne Dhoquois pour *Banlieues créatives* (Ed. Autrement) et **Claude Dilain** pour *Chroniques d'une proche banlieue* (Ed. Stock)

Fnac Créteil
12 octobre à 17h30

Fnac Cergy
25 octobre à 17h30

FLEXIBILITÉ, INÉGALITÉS, PRÉCARITÉ...

Michel Husson pour *Travail flexible salariés jetables* (Ed. La Découverte), **Jade Lingard** pour *La France invisible* :

enquêtes sur un pays en état d'urgence (Ed. La Découverte) et **Maryse Dumas**, secrétaire générale de la Fédération CGT.

Fnac Marseille
12 octobre à 17h30

RENTRÉE DES ESSAIS

François Clément et **John Tolan** pour *Histoire de l'Islam et des musulmans en France* (Ed. Albin Michel)

Fnac Angers
jeudi 12 octobre à 17h30

Certifié non conforme **fnac.com**

Quand la fiction raconte les sciences aux enfants

Premières découvertes

FISIE KA ET LES ÉNERGIES RENOUVELABLES

De Blandine Pluchet, illustré par Virginie Rochetti.

Ed. Le Pommier, 64 p., 8 €. Dès 9 ans

Catastrophe ! Au village de Fisie Ka, « la grotte Gazeuse, le puits Pétroleum et la mine Carbone sont presque vides ». Il va falloir trouver de nouvelles sources d'énergie. Fisie commence aussitôt son enquête, la cinquième depuis qu'en 2004 Blandine Pluchet a créé cette astucieuse héroïne qui tente de percer les secrets des sciences et de la nature.

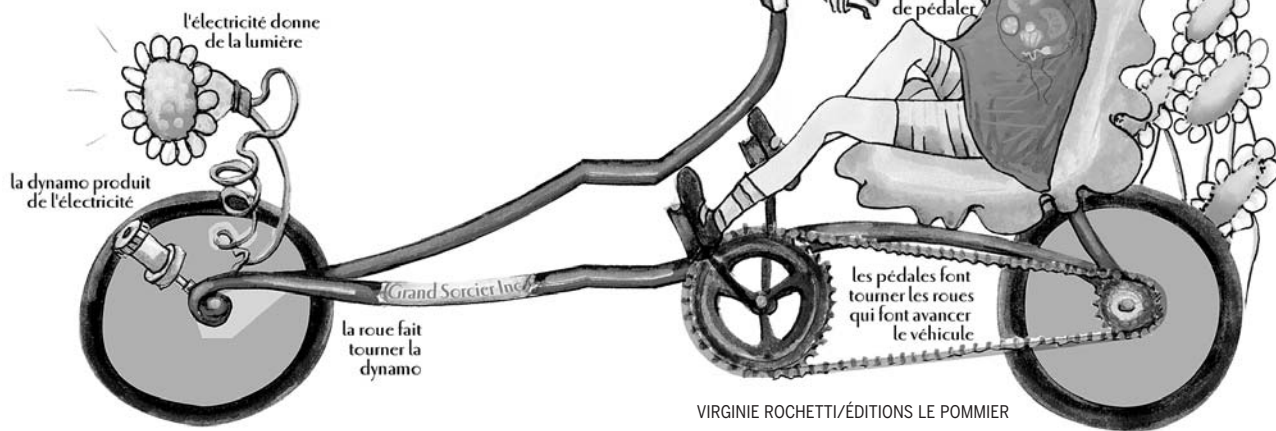
Une fois n'est pas coutume, la fillette se tourne ici vers les adultes pour trouver des solutions. Oubliant son laboratoire de poche, Fisie va trouver tour à tour les habitants de son village, où chacun lui fait partager son savoir. Une quête rythmée par les explications d'un savant à la retraite sur la nature de l'énergie, ses transformations ou le fonctionnement des éoliennes.

Dans les volumes précédents (*Fisie Ka et la pierre mystérieuse*, *Fisie Ka et l'énigme du miroir*, *Fisie Ka et le fantôme Electron* et *Fisie Ka et la dame locomotive*), Fisie faisait elle-même ses

découvertes, encourageant les petits lecteurs à faire comme elle – frotter de l'ambre avec de la laine, découvrir les pouvoirs de l'aimant... – et les entraînant dans le cours de ses histoires. Car pour Blandine Pluchet, physicienne de formation, littérature et expérimentation sont deux aspects complémentaires d'une même démarche, c'est pourquoi elle a choisi d'éveiller la curiosité des enfants pour la science à travers des fictions. « *L'imaginaire est un moyen extraordinaire de transmettre des connaissances*, dit-elle. *Regardez Jules Verne...* »

« Drôles et un peu fous »

C'est une envie de poursuivre dans cette direction – le documentaire porté par l'imaginaire – qui a conduit Blandine Pluchet, avec ce cinquième volume, à faire évoluer sa série. Elle voulait d'une part étendre l'univers de Fisie Ka à d'autres personnages « *drôles et un peu fous* » ; mais elle souhaitait surtout tester un angle différent pour aborder un sujet d'actualité, l'environnement. En partant à la recherche des énergies renouvelables, Fisie et le lecteur avec elle font le constat de « *cette vérité qui dérange* » et l'apprentissage des « *écogestes* » sans lesquels la planète sera demain méconnaissable.



VIRGINIE ROCHETTI/ÉDITIONS LE POMMIER

Pour Sophie Bancquart, directrice générale des éditions du Pommier, « *cette démarche est parfaitement en accord avec l'esprit maison* ». Une maison où l'on se sent très concerné, en effet, par les questions d'environnement, mais en ayant à cœur de les aborder de façon non partisane. « *En mettant en avant les faits, les sciences permettent de poser un jugement sain sur ces problèmes* », souligne Sophie

Bancquart, qui s'enorgueillit de compter par ailleurs à son catalogue des noms comme ceux de Michel Serres, Pierre-Gilles de Gennes, Albert Jacquard, Pascal Picq ou Rony Brauman. Que ce soit dans la collection « Les petites pommes du savoir », destinée aux adultes, ou dans celle des « Minipommes », élaborée en partenariat avec une classe de CM1, l'auteur est toujours un scientifique en activité.

« *Nous prenons les chercheurs sur leur paillasse, au cœur de leur travail* », explique Sophie Bancquart. De nombreux grands noms de la science se sont déjà prêtés au jeu. C'est le cas d'Etienne Klein, physicien et philosophe des sciences, auteur de la première « Petite Pomme » (*Le temps existe-t-il ?*) et dont une « Minipomme » (*Le temps qui passe*), paraîtra fin octobre. Ou du professeur Laurent Degos, médecin, biologiste et président de la Haute Autorité de santé qui vient de signer une « Minipomme » intitulée *Les Organes de mon corps*.

Le Pommier est donc généreux : non seulement, l'arbre donne bien, mais il existe une véritable unité – et une vraie saveur – entre toutes les pommes quel que soit leur calibre. L'exigence est la même pour les collections jeunesse que dans celles de vulgarisation pour adultes. La seule différence, c'est que les enfants, eux, ont droit à une histoire en prime. Histoire de leur donner le goût des sciences avant même leur entrée au collège. Et, qui sait, de réconcilier en même temps, leurs parents avec elle ? ■

MARION FAURE

Sophie Van der Linden propose un périple inédit dans l'album pour la jeunesse Petits plaisirs pour grands lecteurs

LIRE L'ALBUM

de Sophie Van der Linden

L'Atelier du poisson soluble, 168 p., 34 €.

Attention, événement ! Alors que le monde de l'édition « jeunesse » peine toujours à imposer sa légitimité sur le champ de la critique – malgré les formidables contributions d'essayistes tels que Michel Defourny ou Isabelle Nières-Chevrel –, on désespérerait de voir reconnue la singularité de l'album. Sophie Van der Linden, qui inaugure une excellente série de monographies, pour l'heure en sommeil (*Claude Ponti*, éd. Etre, 2000), relève aujourd'hui le défi et ose interroger ce genre essentiel en proposant des clés pour ses lectures. Placé sous le signe des « classiques », *Les Trois Brigands* de Tomi Ungerer guettant en embuscade dès la couverture le lecteur prêt à ce

périple inédit –, *Lire l'album* est un régal dont les amateurs du genre ne pourront faire l'économie.

Ouvrant sur une succincte mais fort utile genèse de l'album contemporain – Doré, Töpffer, Edy-LeGrand, Rabier et Rojankovski – avant la révolution opérée par Léon Lionni, Maurice Sendak, Harlin Quist et Ruy Vidal, l'essai de Sophie Van der Linden dissèque un objet physique où tout fait question : l'image et le texte bien sûr, mais aussi le format, le grain du papier, le lectorat encore, écueil autrement délicat à envisager, puisque si on peut lire très tôt certains titres on voit mal pourquoi on réserverait leur charme à une séquence d'âge étriquée. Désincarcérant l'album de ces cloisonnements arbitraires, l'auteur interroge avec finesse les rapports entre ces entrées qui fondent réellement la spécificité du genre. Ses arrêts sur image, qui mettent en regard le

général crayonné de Gabrielle Vincent, disparue en 2000 (dont Rue du monde reprend *Le Violoniste*, 120 p., 26 €) et la science du raccord de Katy Couprie et Antonin Louchard, dont *Tout un monde* renouela le genre de l'imagier (éd. Thierry Magnier, 1999), la veine picturale d'une Natalie Novi, d'un Carl Cneut ou d'une Anne Herbauts (1) à la malice du pliage et au rebond que permettent les caches, calques et autres artifices (Bruno Munari, Katsumi Komagata, Beatrice Allemagna ou Hervé Tullet)...

Jeux de typographie

L'auteur étudie pages de garde et de titre, pointe les jeux de typographie, la diversité nouvelle des matériaux – ainsi les objets de récupération que scénographient Lionel Le Néouanic, Christian Voltz (*Une forêt blanche et noire*, Seuil, 40 p., 13 €) ou Aurélia Grandin (*Le Plus Grand des petits cirques*, Rue

du Monde, 48 p., 18 €) –, la liberté de composition d'une Béatrice Poncelet (*Semer*, Seuil, 48 p., 16 €) ou d'un Nikolaus Heidelbach, qui insère un récit dans un autre en variant le traitement narratif, comme dans *La Reine Gisèle* (PaNaMa, 36 p., 15 €)..

Les leçons de lecture critique proposées en fin d'ouvrage ont la même vertu stimulante. Et on se prend à rêver d'une monographie sur Hélène Riff, dont *Le Tout Petit Invité* (Albin Michel, 36 p., 14,90 €) confirme l'éblouissante profondeur, sur *Bruits* de Marion Bataille (éd. Thierry Magnier, 2005), ou *Sans toi*, de Claudine Galea et Goële Dewanckel (*Le Rouergue*, 2005) qui repoussent encore les usages de l'album. ■

PH.-J. C.

(1) Voir son nouvel opus, Petites météorologies (*Casterman*, 26 p., 14,50 €), qui ajoute le travail de l'espace à son investigation plastique exceptionnelle.

LABÈGE
Salon « scientilivre jeunesse ». Lire page 11

ZOOM

L'ENFANT SANS BOUCHE,

de Pierre Luc Granjon
Lui est replié dans son silence. Et pour cause : il n'a pas de bouche ! Son chien, son chat, ses parents ont en une et s'essaient à communiquer avec. Pas lui. Jusqu'au jour où on lui amène un lapin câlin dont la joie s'éteint devant ce silence et les oreilles réduisent d'autant. L'enfant doit réagir. Cette fable simple, servie par le trait de Pierre Luc Granjon, jeune auteur de films d'animation, est livrée en noir et blanc versant album, en couleurs versant DVD. La première réalisation d'une nouvelle maison, Corridor, à suivre de près. Ph.-J. C.
Ed. Corridor.
(www.editions-corridor.fr), 48 p., et un DVD, 15 €. Dès 2 ans

TROUVÉ-DANS-UN-NID,

raconté par Praline Gay-Para et Rémi Saillard
L'histoire, tirée des frères Grimm, est connue sous le titre *Volétrouvé* : un garçonnet poursuivi par la haine de sa marâtre est sauvé par une jeune fille ingénieuse (sa sœur, Lili). La sobriété du récit laisse l'œil disponible pour le travail de coloriste de Rémi Saillard, qui joue de formes subtiles et d'ombres éclatantes. Ph.-J. C.
Ed. Didier. « Escampette », 44 p., 12,50 €. Dès 4 ans

ARTS DÉCORATIFS

ENTRÉE LIBRE,

de Marie Sellier
Avec un art de bateleur, Marie Sellier poursuit son invitation au musée. Pour accompagner à la réouverture des Arts déco, elle a sélectionné 88 objets, jouets, sièges, bijoux, vases et autres accessoires domestiques, qu'elle a mis en dialogue dans des saynètes vives, facétieuses ou poétiques. Un régal ludique qui prescrit avec bonheur une nouvelle virée au musée, comme le remarqué *Arts primitifs, entrée libre*. Ph.-J. C.
Nathan/Les Arts décoratifs, 96 p., 15 €. Dès 6 ans

PÉNÉLOPE CONNAÎT

LES FORMES,
d'Anne Gutman et Georg Hallensleben
Plébiscitée des tout-petits, Pénélope est polie et tête en l'air. Elle sait compter, connaît ses couleurs et, cette fois, apprend à distinguer le rond de l'ovale et le carré du triangle. Sous le pinceau éclatant de Georg Hallensleben, la « koalette » gourmande (elle adore le chocolat), n'a pas son pareil pour rendre les premiers apprentissages amusants. E. G.
Gallimard, 26 p., 5,90 €. Dès 2 ans

MONSIEUR SQUELETTE,

de Taro Gomi
C'est un petit bonhomme qui ne dort pas bien, surtout depuis

qu'il a le sentiment d'avoir oublié quelque chose. Oui, mais quoi ? De sa chambre bien rangée aux grands magasins, le lecteur l'accompagne, tâchant de deviner ce qu'il a pu oublier. Faire la lessive ? Écrire à ses amis ? Dans un décor où règnent les variations de bleu, *Monsieur Squelette* offre une balade originale au travers de ses travers. E. G.
Gallimard, 38 p., 12,50 €. Dès 4 ans

PIPOLETTE,

de Martine Murray
Pipotelette est une petite fille « *es-zaspérante* ». Future reine du « *Pays des Chaussettes Perdues à Perpète* », future « *exploreuse* », avec un sens de l'humour et de la rime hors pair. Elle a un frère, une chienne, deux souris blanches, une meilleure amie, et la belle habitude de raconter des histoires. Elle va en Afrique sur une chaise, se transforme en rhino-féroce et claque les portes de la maison. Elle ne tient pas en place, fait tourner en bourrique sa chère maman. Et pourtant, Pipotelette, née sous la plume d'une belle Australienne, est drôlement attachante. E. G.
Flammarion, 92 p., 8 €. Dès 8 ans.

SOUVIENS-TOI,

de Franck Secka et Pierre Piech
Graphiste, Franck Secka a déjà signé plusieurs textes pour la

jeunesse : *A pic*, aux éditions Thierry Magnier, et *La Ferme hallucinante*, qui, illustrée par Claire Franek, avait paru au Rouergue. Cette fois, il offre un ouvrage poétique et philosophique sur la mémoire. Qui sommes-nous ? D'où venons-nous ? Que deviendrons-nous ? Alors qu'un œuf à la coque se souvient sortir de sa mère la poule, les hommes et les femmes peinent parfois à se souvenir de leur enfance et de leurs rêves endormis. E. G.
Ed. du Rouergue, 32 p., 14 €. Dès 5 ans

MAX NE RESPECTE RIEN,

de Dominique de Saint-Mars et Serge Bloch
Que les inconditionnels de « *Max et Lili* » se réjouissent. Voici le petit dernier de cette série à succès sur le thème du respect. Mais qu'est-ce au juste que cette notion pour un enfant d'aujourd'hui ? A quoi sert le respect – celui des autres, de soi-même et de ce qui nous entoure – quand tout est fait pour nous faire croire que la loi du plus fort est toujours la meilleure. Max apprendra à ses dépens que ce n'est pas le cas, sous la plume pleine de tact de Dominique de Saint-Mars et le pinceau ultra malicieux de Serge Bloch. Fl. N.
Calligram, 28 p., 4,90 €. Dès 6 ans

16^e de la Salon REVUE

ESPACE des BLANCS-MANTEAUX
48, rue Vieille-du-Temple
75004 Paris
14 & 15 octobre 2006

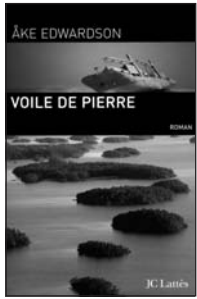
REVUES

Renseignements : Ent'revues - Tél. : 01 53 34 23 23 - Fax : 01 53 34 23 00

maire | quatre | paris

Avec le soutien de la Direction Régionale des Affaires Culturelles d'Île-de-France

ZOOM



VOILE DE PIERRE, d'Ake Edwardson
C'est une tradition bien établie. Dans la famille de John Oswald, on meurt en mer. Au cours de la seconde guerre mondiale, John a disparu dans un naufrage au large des côtes écossaises. Soixante ans plus tard, son fils disparaît en mer, cela fait beaucoup pour la même famille quand on n'est pas marin-pêcheur de père en fils. Alerté par la fille du dernier disparu, Erik Winter va mener l'enquête, depuis sa Suède natale jusqu'aux rivages écossais. Winter est, avec le commissaire Wallander de Henning Mankell, la figure la plus réussie du polar suédois contemporain, et ce cinquième

épisode de ses aventures entre Göteborg et l'Écosse en est la confirmation éclatante. *G. Me.*
Traduit du suédois par Philippe Bouquet. JC Lattès, 400 p., 21,50 €.

HONTEUSE, de Karin Alvtgen
Monika, jeune médecin, se croit responsable de la mort de son frère, ce qui empoisonne sa vie amoureuse. Maj-Britt n'est pas non plus douée pour le bonheur, boulimique, solitaire, incapable d'assumer une histoire d'amour. Il ne manquera plus que le hasard les réunisse. Après *Recherchée* et *Trahie*, troisième thriller psychologique traduit en français de la petite nièce d'Astrid Lindgren, une des voix les plus singulières du roman suédois contemporain. *G. Me.*
Traduit du suédois par Philippe Bouquet. Plon, 310 p., 19,90 €.

LA PEUR DES BÊTES, d'Enrique Serna
Encore un qui a raté sa vocation : il rêvait de devenir écrivain et le voilà flic... En allant rendre visite à un écrivain marginal, Roberto Lima, Evaristo Reyes, qui avait lui-même un sérieux penchant pour la littérature, a mis le doigt dans un drôle d'engrenage. Lima est assassiné, Reyes aussitôt soupçonné, et le voilà mal parti pour prouver son innocence et débrouiller un imbroglio criminel et littéraire dont Gabriel Garcia Marquez a dit tout le bien qu'il pensait. *G. Me.*
Traduit de l'espagnol (Mexique) par François Gaudry. Phébus, « Rayon noir », 256 p., 19,50 €.



LE MARTYRE DES MAGDALÈNES, de Ken Bruen
À l'époque on ne badinait pas avec les pécheresses en Irlande. On ne parlait pas d'avortement, la contraception n'existait pas et même le divorce était interdit. Les filles qui avaient fauté se voyaient enfermées dans un baignoire en forme de blanchisserie, on attendait qu'elles aient accouché pour leur enlever leur enfant et le faire adopter généralement par une famille catholique américaine d'origine irlandaise et puis on leur faisait payer chèrement leur faute. L'histoire des Magdalènes a marqué la société irlandaise, sa littérature, mais c'est la première fois qu'elle apparaît dans le roman policier, et

quand Jack Taylor, l'enquêteur imbibé de Ken Bruen s'en mêle, c'est inoubliable. *G. Me.*
Traduit de l'anglais (Irlande) par Pierre Bondil. Gallimard, « Série noire », 334 p., 18,90 €.

WAKE UP LITTLE SUSIE, d'Ed Gorman
1957 aux États-Unis, à l'époque l'automobile était un créneau d'avenir et le lancement d'un nouveau modèle de chez Ford un événement. Evidemment, quand on retrouve dans le coffre du nouveau modèle exposé le cadavre de la jeune épouse d'un important homme d'affaires, cela gâche un peu la fête... C'est le deuxième volume traduit des enquêtes de Sam McCain, dont tous les épisodes ont pour titre un standard du rock'n'roll des années 1950... *G. Me.*
Traduit de l'anglais (Etats Unis) par Pierre Serisier. L'Aube noire, 304 p., 18,90 €.

QUATUOR, de Jean-Baptiste Baronian
C'est un roman criminel pornographique et bruxellois, un cocktail étonnant dont Baronian a le secret, avec dans les rôles principaux un détective privé, mélomane et vieillissant, qui répond au nom de Rubens, une violoniste assassinée et d'anciennes amours dont le souvenir lancinant vous tient toujours au corps. *G. Me.*
Métaillé, « Suites », 154 p., 8,50 €.

LA FORÊT DES OMBRES, de Franck Thilliez
Cela n'est pas très prudent de s'enfermer dans un chalet au cœur de la Forêt-Noire pour écrire, à la demande d'un vieux cinglé, l'histoire d'un tueur en série. On court le risque d'éveiller de vieux fantômes, et de fait...
Le Passage, 400 p., 19,50 €.

Deux romans ayant pour cadre Bologne et Milan

Peurs sur la ville

BOLOGNE VILLE À VENDRE (Cos'è accaduto alla signora Perbene ?)
de Lorian Macchiavelli.

Traduit de l'italien par Laurent Lombard, Métaillé. Noir, 210 p., 21 €.

POURQUOI TUONS-NOUS ? (Per cosa si uccide)
de Gianni Biondillo.

Traduit de l'italien par Claude Bonfont, Joëlle Losfeld, « polar », 326 p., 25 €.

L'entassement des hommes comme l'entassement des pommes produit la pourriture », disait Mirabeau. Et que la ville serve de cadre privilégié au roman policier est une évidence. On ne compte plus le nombre de savantes études qui analysent le lien entre métropoles et intrigues criminelles, et on ne peut évoquer Londres, Paris, New York, Barcelone ou Los Angeles sans que vienne à l'esprit une liste d'écrivains dont l'œuvre est liée à l'atmosphère particulière de chacun de ces lieux. Mais les villes changent ; elles peuvent inspirer l'admiration, la nostalgie, servir de décor à l'imagination, elles sont avant tout le lieu où se reflètent de la manière la plus crue les bouleversements de toute une société. Il arrive que dans certains romans policiers la ville ne soit pas seulement une toile de fond pittoresque mais qu'elle devienne le véritable moteur de l'intrigue, accédant au statut de personnage à part entière.

Chez Lorian Macchiavelli, Bologne n'a évidemment rien à voir avec la carte postale de cet « ancien îlot de bonheur et de prospérité, ancienne capitale de la culture et de la science avec la plus ancienne université d'Europe ». C'est la ville des années 1970, bastion du Parti communiste italien, secouée par les manifestations des étudiants d'extrême gauche.

Pluie et brouillard

Une de ces manifestations, justement, dégénère. Des casseurs cagoulés fracassent les vitrines de la rue Indipendenza, un passant est tué. Dans les jours qui suivent, la polémique fait rage, mais les étudiants avaient prévu la présence de provocateurs : ils ont pris la précaution de filmer la manifestation. Le document devient l'objet de toutes les convoitises : il pourrait entre autres expliquer les circonstances de la mort de Vincenzo Clodetti, qui lisait tranquillement son journal au coin de la rue.

C'est un curieux enquêteur, le sergent Sarti Antonio, qui est chargé de



Bologne vue de la « Torre degli Asinelli ». VINCENT MIGEAT/VU

retrouver le précieux film. Drôle de personnage... L'auteur l'appelle « mon policier », allant jusqu'à s'étonner de certaines de ses réactions. Sarti obéit à sa hiérarchie, mais dans le même temps cache chez lui des extrémistes recherchés par la police. Il découvre que Clodetti avait pour tâche de délivrer des permis de construire moyennant des versements plus ou moins occultes, mais ne sait comment agir... Tout est question de point de vue et c'est la trouvaille étonnante du roman. On ne peut comprendre le mystère qu'en prenant de la hauteur, en découvrant Bologne noyée de pluie et de brouillard depuis le campanile de San Pietro. De là-haut tout devient clair, les manœuvres occultes et même les rapports étranges entre une civilisation paysanne moribonde et les soubresauts de la ville.

Pour répondre à la question que pose Gianni Biondillo dans son premier roman, *Pourquoi tuons-nous ?*, il faudrait d'autres qualités que celles dont dispose l'inspecteur Ferraro, flic désabusé, entré malgré lui dans la police et partisan de méthodes peu orthodoxes. Entre un vol de pommes à l'étable, la contrebande de cigarettes, les malversations en tout genre liées à la spéculation immobilière, les réseaux pédophiles, l'éventail est large. Le seul

moyen de trouver un lien entre toutes ces affaires, c'est peut-être d'avoir grandi comme Ferraro dans les barres d'HLM de Quarto Oggiaro, dans la banlieue nord de Milan, d'avoir vu la ville changer, se contenter progressivement d'« une gloire qu'elle ne mérite plus et d'une nostalgie absolument déprimante du rôle de capitale morale ».

Savoureuses digressions

Gianni Biondillo est architecte, ce qui explique peut-être l'attention scrupuleuse qu'il porte aux évolutions du tissu urbain, et les innombrables et savoureuses digressions de son roman sont aussi instructives sur ce point que les rebondissements d'une action débridée. Ainsi l'usage du vélo dans les rues de Milan par « une riche bourgeoise milanaise qui baguenaude dans le centre (et) utilise la ville comme si c'était la cour de sa propre maison » et par « une fille qui vient à bicyclette de son trou de banlieue pour faire ses courses via della Spiga ». Il n'est même pas nécessaire de bien connaître Milan pour que la différence saute aux yeux. ■

GÉRARD MEUDAL



COGNAC
Salon Polar & Co
Lire page 11

Quand l'ordinateur devient une arme inquiétante, aux mains de criminels insaisissables

Thrillers informatiques

SI LE CŒUR BAT ENCORE (Om hjärtat ännu slar)
d'Aino Trossell.

Traduit du suédois par Philippe Bouquet. Balland, 450 p., 23 €.

L'EXCEPTION (Undtagelsen)
de Christian Jungersen.

Traduit du danois par Inès Jorgensen, Denoël, « Thriller », 732 p., 25 €.

Mais comment a-t-on pu écrire des romans policiers avant l'invention de l'ordinateur ? Ne parlons pas des commodités apportées par ce nouvel outil à la rédaction même des ouvrages mais de l'immense champ de possibilités que le crime informatique ouvre à la littérature policière. L'ordinateur est l'arme la plus parfaite qui soit.

Prenons par exemple le maître chanteur ou le corbeau. Le voilà enfin débarrassé de la fastidieuse corvée qui consistait à découper des lettres dans un journal pour qu'on ne reconnaisse pas son écriture. Grâce au courrier électronique,

il peut adresser ses menaces en faisant croire qu'elles viennent de l'autre bout de la planète alors qu'il les écrit dans le bureau d'à côté. Et que dire de la discrète efficacité des réseaux entre, par exemple, pédophiles ou néonazis, de l'utilité des fichiers... Le progrès est incontestable.

L'héroïne de *Si le cœur bat encore*, Siv Dahlin, est mariée à un syndicaliste qui ne cesse de dénoncer les résurgences néonazies et se bat contre l'existence de fichiers informatiques. Considérant que le modèle suédois est « bon, démocratique, basé sur la confiance et le libre débat », il en déduit qu'on ne peut pas ficher les gens. « Le fichage, c'était à la police de s'en charger, et encore uniquement en ce qui concernait les adversaires de la démocratie et ceux qui constituaient une menace pour notre sécurité. »

Siv approuve et partage les positions de son mari bien-aimé mais elle ne s'en mêle pas trop. Elle n'a pas la tête politique. Son bonheur conjugal et son métier d'aide-soignante dans une maison pour personnes âgées suffisent amplement à remplir sa vie. Le jour où elle découvre que son

mari la trompe, tout bascule. Elle décide de quitter Göteborg, de divorcer et d'aller s'établir dans sa région natale tout au nord de la Suède, là où il fait si froid que certains soirs d'hiver on peut mourir d'hypothermie simplement pour être allé fumer une cigarette sur le perron. Mais Siv s'adapte à sa nouvelle vie, elle se plaît dans la ferme où vivait sa tante récemment décédée, elle a trouvé du travail dans la seule entreprise locale, une tannerie, et entretient une relation amoureuse avec un charmant voisin.

Inaptitude à voir le mal

C'est un beau personnage que cette femme généreuse, un peu naïve, mal dans sa peau, qu'on imagine bien devenir la victime, voire la complice, des pires horreurs en raison de son inaptitude fondamentale à voir le mal là où il est. Même la découverte, dans les affaires de sa tante, d'un fichier de juifs - établi pendant la guerre - destinés à être livrés aux Allemands lors d'un éventuel Anschluss suédois lui mettra à peine la puce à l'oreille.

Pourtant, un tel fichier n'a rien de fictif. On en a bel et bien

découvert un en 1997 dans le nord de la Suède. De là à penser que des nostalgiques du nazisme aient utilisé l'outil informatique pour le mettre à jour...

Au Centre danois d'information sur les génocides, on utilise aussi beaucoup l'informatique. C'est l'outil de travail d'Iben et Malene, les héroïnes de *L'Exception*. Quand elles commencent à recevoir des menaces d'un mystérieux correspondant qui se fait appeler revenge-is-near, elles croient avoir affaire à un criminel de guerre serbe, Mirko Zigic, qu'elles ont dénoncé. Pourtant l'enquête piétine, les courriers semblent étonnamment bien informés et l'impossibilité d'en localiser la provenance rend les menaces plus oppressantes. Peu à peu, les deux femmes s'effondrent dans une terreur paranoïaque.

Avec en toile de fond les horreurs de l'Histoire et de l'actualité récente, ce roman d'un jeune auteur danois né à Copenhague en 1962 rend au Web sa vocation première, celle d'être une toile d'araignée. Un piège dans lequel le lecteur se trouve irrésistiblement englu. ■

G. M.

JEU-CONCOURS
Le Monde et LIRE EN FÊTE
Gagnez 50 lots en chèques lire d'une valeur de 100 euros

offerts par Le Chèque Lire, partenaire de Lire en Fête, valables dans les librairies indépendantes*

en répondant aux questions suivantes
(merci de cocher la bonne réponse pour chaque question)

1) La loi sur le prix unique du livre fête ses 25 ans ; cette loi du 1er août 1981 est dite :
A Loi Lang
B Loi Toubon
C Loi Tasca

2) Que signifient les initiales DADVSI :
A Droits d'Adaptation des Documents Vidéo sur Support Informatique
B Droits d'Auteurs et Droits Voix dans la Société de l'Information
C Droits d'Auteurs et Droits Vidéo dans la Société de l'Information

3) Qu'est-ce qu'un parchemin ?
A Une peau de mouton lavée et trempée dans la chaux
B Une peau de mouton mort-né
C Une peau de veau mort-né

4) Le Braille est un système d'écriture et de lecture à partir de six points en relief. La présence ou l'absence de ces six points dans les six emplacements de la matrice aboutit à combien de combinaisons différentes ?
A 44 B 52 C 64

Nom :
Prénom :
Adresse :
Ville : Code Postal :
Email :

Bulletin à retourner dans une enveloppe affranchie avant le 31 octobre 2006 minuit (le cachet de la poste faisant foi)

Le Monde - Jeu concours Lire en fête - Service Abonnements Grands Comptes
80 Bd Auguste Blanqui 75707 Paris cedex 13

Parmi les bonnes réponses, 50 gagnants seront tirés au sort. Les gagnants seront prévenus individuellement par courrier. Les bonnes réponses seront communiquées uniquement sur demande écrite adressée au Monde Jeu concours Lire en fête - service Abonnements Grands Comptes - 80 Bd Auguste Blanqui 75707 Paris cedex 13. Le règlement du concours a été déposé à la SCP F.PROUST et D. BUZY huissiers de justice associés - 28 ter, Rue Guersant 75017 Paris. Il peut être obtenu sur simple demande au Monde Jeu concours Lire en fête - Service Abonnements Grands Comptes - 80 Bd Auguste Blanqui 75707 Paris cedex 13.
* Liste des librairies consultable sur le site www.lire-en-fete.culture.fr

Les 13, 14, 15 octobre, des centaines de manifestations dans toute la France « Lire en fête », mode d'emploi

Les 13, 14 et 15 octobre, se tiendra la 18^e édition de « Lire en fête ». Une manifestation qui sollicite toute la chaîne du livre, des écrivains aux bibliothécaires, en passant par les traducteurs, éditeurs et libraires. Avec plus de 4 000 initiatives gratuites en France et à l'étranger, son succès ne se dément pas : quelque 2,5 millions de personnes se sont déplacées l'an passé, selon les organisateurs.

Cette année, pour renforcer l'unité de « Lire en fête », Benoît Yvert, président du Centre national du livre (CNL), a choisi une thématique nationale : « Une ville, une œuvre ». Ainsi, Guillaume Apollinaire sera fêté à Deauville, Albert Camus à Lourmarin, Louis Calaferte à Dijon, Octave Mirbeau dans le Perche, Raymond Schwab à Nancy, Senghor à Lyon, Stendhal à Grenoble...

D'une année sur l'autre, l'engouement pour la lecture publique de textes par des écrivains ou des comédiens s'accroît. En 2006, une nouvelle tendance se dessine avec le développement des opérations d'échanges de livres passant gratuitement de main en main (*bookcrossing*). Traditionnel partenaire de « Lire en fête », la SNCF a ainsi décidé d'« abandonner » 10 000 ouvrages dans ses trains au cours des trois jours. Une initiative qui rencontre un accueil mitigé au ministère de la culture, car la crainte est forte que le livre soit perçu comme un objet gratuit, ce qui pourrait se retourner contre les professionnels de l'écrit.

Parmi le foisonnement de manifestations, « Le Monde des livres » a sélectionné les événements suivants :

● **A Orléans**, du 12 au 14 octobre, hommage à Michèle Desbordes avec lectures et tables rondes (bibliothèque municipale. Rens. : 02-38-65-45-45. Voir page 3).

● **A Labège**, près de Toulouse, les 14 et 15 octobre, Salon Scientilivre jeunesse : « La Science mène l'enquête » (rens. : 05-61-00-59-97. Voir page 9).

● **A Troyes**, du 12 au 15 octobre, 20^e Salon du livre pour la jeunesse. Le 13, dans le cadre des « Nuits de l'écrit » (rens. : 01-44-95-58-80), le Salon propose la « Nuit des ados lecteurs » pour les 15-20 ans (rens. : 03-25-73-14-43).

● **A Cognac**, du 13 au 15 octobre, Salon Polar & Co. Plus de 70 auteurs et une conférence-débat de Claude Mesplède autour du roman noir américain. (rens. : 05-45-82-54-80. Voir page 10).

● **A Blois**, du 12 au 15 octobre, les Rendez-vous de l'histoire rendent hommage à Augustin Thierry pour le 150^e anniversaire de sa mort. Thème de cette édition 2006 : « L'argent, en avoir ou pas » avec une série de débats, conférences... (rens. : 02-54-56-13-53. Voir ci-contre).

● **A Poitiers** et en Poitou-Charentes, Nuit régionale de l'écrit dédiée aux « Littératures métisses » (rens. : 05-49-88-33-60).

● **A Marseille** : rendez-vous littéraire au parc Chanot à l'initiative de l'association Libraires à Marseille, qui organise notamment « Polar à Marseille » autour de Jean-Claude Izzo. (rens. : 04-96-12-43-42).

● **A Saint-Malo**, « Afghanistan, Balkans, Liban... : territoires littéraires entre guerre et paix » (rens. : 02-99-81-60-39).

● **A Lille**, les 13 et 14 octobre, « La Nuit de Zazie », réjouissances oulipiennes (rens. : 03-20-47-51-11).

● **A Bordeaux** : à la découverte d'écrivains italiens (rens. : 05-56-96-71-86).

● **A Grenoble**, hommage à Stendhal autour du manuscrit de *La Chartreuse de Parme* (rens. : 01-43-57-85-02).

● **A Lyon**, hommage à Léopold Sédar Senghor (rens. : 04-72-50-14-78).

● **A Bordeaux**, l'écrivain marocain Driss Chaïbi est à l'honneur (rens. : 05-56-01-01-28).

● **A Paris**, le 13 octobre, de 19 heures à minuit, Jacques Roubaud investit le Théâtre de la Reine Blanche pour une nuit de lectures, musique, projections. (rens. : 01-42-54-48-70. Voir page 4).

● **Aux Musées du quai Branly**, « Découverte de Mexico, des conquistadores à Guillermo Arriaga » (rens. : 01-56-61-71-86). A La Boule noire, cabaret rythmé de danses et lectures avec Mehdi Charef, Didier Daeninckx, Alice Ferney (rens. : 01-47-39-03-42). Au Musée Carnavalet, « Paris et ses auteurs » (rens. : 01-47-39-03-42). Au Musée d'art et d'histoire du judaïsme, « Paris et les villes de Kafka » (rens. : 01-53-01-86-46).

● **A la Cité universitaire**, « Littérature en ville, villes en littératures » (rens. : 01-44-16-64-38). A la BPI du Centre Pompidou, promenade littéraire avec des écrivains francophones (rens. : 01-44-78-44-52).

● **En région parisienne**. Aux Lilas, rencontre avec Leslie Kaplan (rens. : 01-43-63-41-61) et à Argenteuil avec Gérard Noiret (rens. : 01-43-58-96-25).

Programme complet de Lire en fête : www.lire-en-fete.culture.fr

Histoire d'argent aux « Rendez-vous » de Blois

Cette année encore, Les Rendez-vous de l'histoire de Blois devraient faire recette. Mais, pour cette 9^e édition, ce sera au cœur même du thème retenu, puisqu'il sera question de « L'Argent. En avoir ou pas ». Thème disputé puisqu'il véhicule bien des mythes, des secrets, des phantasmes aussi, du mur d'argent à l'argent roi... En choisissant Louis Schweitzer, qui dirigea les cabinets successifs de Laurent Fabius, pour présider le festival, les organisateurs ont clairement annoncé la couleur. Au fil des quatre jours, du 12 au 15 octobre, on s'interrogera ainsi sur le sexe de l'argent, ses images, ses liens à la politique, au sport, à Dieu bien sûr, aux sociétés qui s'en dispensent, et on tentera de comprendre comment on devient riche, quand bien même la pauvreté et la typologie des radins et prodiges retiendront l'attention.

Bien d'autres temps forts tant au cinéma (l'avant-première de *Bamako*, d'Abderrahmane Sissako, et le ciné-concert sur *L'Argent* de Marcel L'Herbier [1928]) que sur les lieux d'expositions et d'ateliers, sans compter les débats du « off », qui évoquent la guerre d'Espagne comme Budapest 1956. Mention spéciale toutefois pour une rencontre avec un grand historien, pour la première fois présent, le Polonais Karol Modzelewski, dont paraît *L'Europe des Barbares* (samedi 14, à 16 heures).

Comme Blois c'est aussi un palmarès, signalons que le prix de la Bande dessinée historique sera décerné à *Abdullahi*, de Christophe Dabitch et Jean-Denis Pendax (éd. Futuropolis), que le prix du Roman historique revient aux *Terres noyées*, d'Eunice Richards-Pillot (éd. Ibis rouge) et que le 9^e Prix Augustin-Thierry couronne Catherine Mayeur-Jaouen pour *Pèlerinages d'Égypte. Histoire de la piété copte et musulmane XV-XX^e siècles* (EHESS éd.), dont l'étude du mouled de Tantâ (Aubier, 2004) avait révélé l'impressionnant métier, devant Alain Dewerpe (*Charonne, 8 février 1962. Anthropologie historique d'un massacre d'État*, Gallimard), Bruno Dumézil (*Les Racines chrétiennes de l'Europe. Conversion et liberté dans les royaumes barbares V-VIII^e siècle*, Fayard), Jean-Clément Martin (*Violence et Révolution. Essai sur la naissance d'un mythe national*, Seuil) et Jacques Sémelin (*Purifier et détruire. Usages politiques des massacres et génocides*, Seuil).

Une sélection qui rachète un jury capable d'avoir ignoré dans sa liste des 25 meilleurs titres de l'année ceux de Paul Veyne, Vincent Duclert, Carmen Bernard ou Laurent Joly. ■

PH.-J. C.

Le programme est à consulter sur le site du festival : www.rdv-histoire.com

Trois jours de festival à New York en présence des grandes plumes de l'hebdomadaire La contre-culture à la mode « New Yorker »

Passer de l'autre côté du miroir, et toucher du doigt la chose derrière le mot, c'est ce que propose le *New Yorker* lors de son festival annuel, dont la septième édition vient d'avoir lieu à New York, du 6 au 8 octobre. Trois jours de voyages au cœur de la culture. Les billets se sont vendus en un éclair : sept minutes pour Pedro Almodovar ; trois pour le satiriste Jon Stewart, dont l'émission mythique de « fausses informations », *The Daily Show*, est devenue un bastion de la résistance à la pandémie bushiste.

Dans une vingtaine de théâtres, les cinquante événements estampillés *New Yorker* ont attiré 15 000 spectateurs venus à la rencontre des plus grands

noms du magazine : Pedro Almodovar face au critique de cinéma David Denby ; le joueur d'échecs Garry Kasparov face au rédacteur en chef David Remnick ; le styliste Manolo Blahnik interviewé par son portraitiste Michael Specter ; le juge de la Cour suprême Stephen Breyer interrogé par le critique Jeffrey Toobin. Perché sur une estrade, le plus charmant des critiques de cinéma du *New Yorker*, Anthony Lane, pérorait sur Ava Gardner et les mystères du glamour. Le reporter Lawrence Wright discute de son « expédition... » du côté d'Al-Qaida. Et, bien sûr, beaucoup de plumes, débutantes ou confirmées, issues des pages de fiction que le *New Yorker* publie depuis huit décen-

nies, apparaissent le temps d'une lecture : Edwidge Danticat, Julian Barnes, Donald Antrim...

C'est Jon Stewart qui donnera le mot de la fin, dimanche soir : « *A une époque où le vice-président tire un coup de fusil à la figure de son vieux copain de 78 ans, et se débrouille pour le cacher pendant 48 heures, nous devons nous efforcer de détruire le théâtre de l'absurde qu'est devenue notre vie publique. Chacun son truc. Nous, nous nous en tenons à faire des blagues, et à sodomiser nos stagiaires, au cas où vous vous posiez la question...* » Et le public d'éclater de rire, visiblement rassuré face à cette icône d'une contre-culture américaine bel et bien vivante. ■

LILA AZAM ZANGANEH

L'ÉDITION FRANÇAISE

La romancière indienne Kiran Desai a reçu le Booker Prize, (la plus haute distinction littéraire de Grande-Bretagne) pour *The Inheritance of Loss*, (Atlantic Monthly Press) son deuxième roman. Kiran Desai, 35 ans, est la plus jeune lauréate femme de ce prix. Le roman paraîtra en août 2007, sous le titre *Perte en héritage*, aux éditions des Deux Terres.

La Foire du livre de Francfort, a enregistré une légère hausse de fréquentation avec

286 621 visiteurs en cinq jours, contre 284 838 en 2005.

A la demande de Jean-Marc Roberts, patron des éditions Stock, Nicolas Roche a quitté ses fonctions de directeur général de cette filiale à 100 % de Hachette Livre. Directeur commercial de Plon, Nicolas Roche avait été recruté par Jean-Marc Roberts en mars 2004, pour remplacer Hélène Amalric.

Seize offres partielles ont été déposées pour reprendre Maxilivres (143 points de vente en France et en Belgique, 550 salariés) qui a été placé en redressement judiciaire, en juin, avec une période d'observation de six mois. Le tribunal de commerce de Lyon doit statuer le 26 octobre.

Le jury Médicis a publié sa deuxième sélection pour les romans : *Les Bienveillantes*, de Jonathan Littell (Gallimard) ; *La Promesse*, de Sorj Chalandon (Grasset) ; *Ce qui est perdu*, de Vincent Delecroix (Gallimard) ; *Fils unique*, de Stéphane Audeguy (Gallimard) ; *L'Amant en culottes courtes*, d'Alain Fleischer (Seuil) ; *Dévotions*, de Richard Millet

(Gallimard) ; *Vues sur la mer*, d'Hélène Gaudy (éd. Les impressions nouvelles). Pour les romans étrangers : *Tu chercheras mon visage*, de John Updike (Seuil) ; *L'Histoire de Chicago May*, de Nuala O'Faolain (éd. Sabine Wespieser) ; *Une histoire familiale de la peur*, d'Agata Tuszynska (Grasset) ; *L'Histoire de l'amour*, de Nicole Krauss (Gallimard) ; *Le Retour du hooligan : une vie*, de Norman Manea (Seuil). Et sa première sélection pour les essais : *Bardadrac*, de Gérard Genette (Seuil) ; *Frère du précédent*, de Jean-Bertrand Pontalis (Gallimard) ; *André Gide et Marc Allégret, le Roman secret*, de Pierre Billard (Plon) ; *Qui dit je en nous ?*, de Claude Arnaud (Grasset) ; *Augiéras, le dernier primitif*, de Serge Sanchez (Grasset) ; *Coma*, de Pierre Guyotat (Mercure de France) ; *Effondrement*, de Jared Diamond (Gallimard) ; *La Vie parfaite*, de Catherine Millot (Gallimard).

Les autorités des Emirats arabes unis ont annoncé, la création du « prix Cheikh Zayed » pour la promotion du livre dans le monde arabe. Il sera doté de 7 millions de dirhams (1,53 million d'euros).

Un Salon pour les revues

Dans le monde éclaté des revues, l'association Ent'revues (174, rue de Rivoli, 75001 Paris), qui fête ses vingt ans d'existence, joue un rôle utilement fédérateur. La publication de la *Revue des revues* d'une part, le Salon de la revue d'autre part concrétisent l'action de l'association qui est liée étroitement à l'institut Mémoires de l'édition contemporaine (IMEC). Enfin, diverses publications traduisent le travail historique des chercheurs qui œuvrent dans le cadre de l'institution.

Simple « bulletin d'information » lors de sa création en mars 1986, la *Revue des revues* est devenue, au rythme semestriel, un espace de recherche sur l'histoire et la situation des revues françaises ou étrangères. Dans le dernier numéro paru (38), on lira, en ouverture, une étude sur la très littéraire *Revue des voyages* (1951-1969), de Caroline Hocan.

La 16^e édition du Salon de la revue – qui se déroule désormais dans le cadre de « Lire en fête » –, se tient les 13, 14 et 15 octobre à l'espace des Blancs-Man-

teaux (48, rue Vieille-du-Temple, 75004 Paris). Cette année ce seront les revues de la région PACA qui feront la vedette. On notera également des débats sur la critique de poésie (samedi, 16 h), les « Revues de sciences humaines au temps d'Internet », samedi, 17 h... (rens. : 01-53-34-23-23 ou <http://www.entrevues.org>).

Pour ce qui est des publications, signalons les deux qui viennent de paraître : *Revue modernistes anglo-américaines. Lieux d'échanges, lieux d'exil*, sous la direction de Benoît Tadié, une utile contribution à l'histoire culturelle des années 1920-1930, avec Paris comme centre (éd. Ent'revues, 320 p., 20 €) et un *Panorama des revues à la Libération, août 1944-octobre 1946*, de Caroline Hocan. Ce travail considérable et documenté, signé Caroline Hocan, apporte, sous un angle particulier et peu exploité, un éclairage passionnant sur une époque brève et cruciale de notre histoire (éd. IMEC, « Inventaires », 692 p., 29 €).

P. K.

Le Monde

Siège social : 80, bd Auguste-Blanqui
75707 PARIS CEDEX 13
Tél. : +33 (0)1-57-28-20-00
Fax : +33 (0)1-57-28-21-21
Téléx : 206 806 F

Édité par la Société Editrice du Monde, président du directoire, directeur de la publication : **Jean-Marie Colombani**


La reproduction de tout article est interdite sans l'accord de l'administration. Commission paritaire des journaux et publications n° 57 437.
ISSN : 0395-2037

Pré-presses Le Monde
Impression Le Monde
12, rue M.-Gunsbourg
94852 Ivry Cedex
Printed in France




AKE EDWARDSON

LE NOUVEAU GÉANT DU POLAR SCANDINAVE



VOILE DE PIERRE



www.editions-jclattes.fr

Mona Ozouf

Une histoire de lectures et de sentiments

Rencontre avec l'une des plus grandes historiennes françaises. Auteur, avec François Furet, du fameux « Dictionnaire critique de la Révolution », elle publie ses « Récits d'une patrie littéraire ».

La femme idéale pour Germaine de Staël, c'est « celle qui a de la gaieté dans l'esprit et de la mélancolie dans les sentiments ». La formule plaît à Mona Ozouf, qui en fait volontiers le portrait d'Isabelle de Charrière, subtile femme de lettres des Lumières et amie de Benjamin Constant, celle des héroïnes des *Mots des femmes* qu'elle préfère.

La gaieté de l'esprit, la vivacité et la clarté d'expression, tout lecteur de l'historienne sait qu'elle les partage avec son modèle. Et le plébiscite, critique comme public, de son *Varennes. La Mort de la royauté 21 juin 1791* (2005) rassurera ceux qui craignaient qu'avec la disparition de Georges Duby, l'Histoire n'ait plus de plume au diapason de Michelet.

La mélancolie dans les sentiments, comment l'ignorer, quelques semaines seulement après la disparition de son époux Jacques, dont elle partageait la vie depuis cinquante et un ans ? Dans le clair appartement de la rue du Cherche-Midi, Mona Ozouf est retirée, submergée par les envois d'éditeurs – elle siège depuis dix ans au jury Femina. Mais le travail est un bien mince dérivatif face à une douleur qu'elle voudrait secrète. Refusant les photographies, comme si, à l'image du cliché en noir et blanc où elle sourit au côté de François Furet, l'ami du couple, le temps immobilisé naguère conjurait seulement la perte des êtres chers – et l'on songe à la dernière phrase du chef-d'œuvre d'Henry James, *Les Ailes de la colombe* : « *Nous ne serons jamais plus comme nous étions* » –, elle rayonne pourtant d'humanité sensible. Attentive alors qu'elle aurait droit à la distraction, prévenant quand on craint, importun, de la déranger.

Elle fait face, avec élégance et dignité. Et comment, devant un pan de bibliothèque où les « Pléiade » concurrencent les ouvrages savants, triomphe d'un goût littéraire sur les impératifs du métier, une vie de lecture. Depuis le petit village de Plouha – Mona est née à Lannilis (Finistère nord) mais ses parents sont en poste dans les Côtes-d'Armor, où elle a grandi, orpheline à 4 ans d'un père dont la figure, absente et obsédante, n'a cessé de compter.

Instituteur séduit par le communisme, Yann Sohier, hussard de la laïque, est aussi

un militant régionaliste, qui s'enthousiasme pour Renan comme pour les contes traditionnels et le *Barzaz-Breiz*, les anarchistes irlandais et la gravité d'Eschyle. Sur tous les fronts, il ruine sa santé et les siens à éditer une revue bretonnante qu'il diffuse lui-même dans le milieu jacobin des instituteurs comme auprès de conservateurs furieusement bretons, et meurt à 33 ans, en 1935, victime d'un chaud et froid contracté en déménageant les siens.

Sa mère ne s'en remettra jamais. Et élèvera seule l'enfant avec sa propre mère, une Bretonne de caractère qui tenait jusque-là une auberge en pays léonard. La vie de la petite Mona se circonscrit donc à l'école, où elle habite, travaille, grandit. Pas même le village, coupé en deux par la querelle scolaire (deux institutions religieuses, les Sœurs et les bons pères, pour une école publique), que sa mère, pourtant bientôt directrice de l'école maternelle, ne fréquente guère. Excellente élève, l'enfant traverse les jeudis et les dimanches « dans le désert silencieux d'une école vide » et les cours de catéchisme, que la grand-mère juge indispensable, semblent une récréation bienvenue. Tandis que sa mère, pourtant jolie et gaie, renonce à une vie propre, Mona se réfugie dans les livres. Ceux de la bibliothèque familiale, conséquente. C'est son père qui l'a constituée : elle lit donc Chateaubriand, Lamennais, Renan, les gloires du lieu, mais aussi la littérature que sa mère affectionne (Rosamond Lehmann, Louis Guilloux, dont l'épouse fut son professeur au lycée, Tchekhov et d'autres Russes) ; enfin les prescriptions scolaires : les classiques de la petite enfance, Hugo, Erckmann-Chatrian, Anatole France...

Vie recluse

C'est le seul horizon puisqu'« on ne sort pas : la mer est à quatre kilomètres, mais on ne s'y promène jamais ». La vie recluse, hormis quand les enfants de la campagne (le gros des effectifs de la laïque) animent le grand bâtiment muet. « *J'aimais surtout la récréation* », s'excuse presque, en bonne élève, Mona. Avec la 6^e tout change : toutes trois partent s'établir à Saint-Brieuc, rompant le peu d'attaches qui les sociabilisaient. C'est la guerre.

avec humilité, jugeant l'exercice « *acrobatique* ». On lit bien cependant leur fil conducteur commun : la quête d'une singularité française dont la littérature livre les indices, si troublants qu'ils parviennent à convertir l'austère Henry James, dont *La Muse démocratique* (1998) étudie l'œuvre, à cette exception nationale.

Singulier le rapport hommes/femmes, d'abord. Profondément égalitaire, dès que le XVIII^e siècle répudie le despotisme marital. L'égalité entre deux êtres de même nature, c'est la norme idéale qu'appelle la foi des Lumières en une éducation susceptible de transformer presque sans limites la nature et qu'amorce la législation révolutionnaire sur le mariage et le divorce. Législation rigoureusement et symétriquement égalitaire, quelle qu'ait pu en être la pratique. Malgré la marche erratique de la Révolution, la promesse affichée d'un partage neuf, plus équitable, des rôles et des pratiques comme des perspectives d'épanouissement amène l'historienne à tourner le dos aux lectures sectaires et à s'affirmer en rupture avec l'optique d'un féminisme implacable qui voit l'homme comme un ennemi potentiel. La guerre des sexes, Mona Ozouf n'y souscrit pas, parce qu'elle ne s'y reconnaît pas.



Mona Ozouf en 1995. XAVIER LAMBOURS/EDITINGSERVER

« *Une période lugubre*. » Privations, restrictions, mais pas d'engagement, puisque sa mère reste convaincue que c'est son militantisme qui a tué son mari, mort à la tâche pour des gens qui ne le percevaient que comme un « converti » (« *Haut-Breton, il avait appris la langue à l'âge adulte et certains le tançaient pour son breton de fil-de-fer* »).

Restent les livres, toujours. La poésie (Rimbaud, Baudelaire), *Le Grand Meaulnes* et Louis Guilloux, puisque à son tour elle est l'élève de son épouse, Renée, et l'amie de leur fille Yvonne. La maison des Guilloux la fascine : « *Pas de pièce à usage fixe ! On s'installe dans telle ou telle salle selon la vie du soleil*. » L'adolescente y peaufine sa culture livresque : « *Guilloux m'a débarbouillée de mes admirations d'enfance, notamment des écrivains bretons qui peuplaient les rayons de la bibliothèque de mon père*. » Il lui fait lire *L'Etranger* de Camus en antidote, et la consulte même pour titrer *Le Jeu de patience*, à l'heure où elle part pour l'hypokhâgne de Rennes. « *C'était merveilleux ! Pour la première fois je pouvais sortir sans entendre "où vas-tu ?"* » Mona noue là de solides amitiés dont la chaleur la reconforte aujourd'hui encore.

Puis c'est Versailles et quinze jours en khâgne, avant la rébellion. Après la liberté rennaise, la perspective étriquée qu'elle entrevoit lui donne l'énergie de rompre la voie tracée. Elle suivra deux certificats de philo à la Sorbonne et reprendra le cursus dont rêvait sa mère l'année suivante à Camille-Sée (« *la plus petite des khâgnes !* »). Si elle manque une première fois l'admission à Normale en raison d'un niveau insuffisant en langues anciennes, elle réussit l'année suivante et opte pour la philosophie, malgré son goût pour l'histoire.

Celle qui n'eut jamais de « *lectures captives* », pour reprendre le mot que lui offre René Rémond, peut enfin s'adonner à son

« *Louis Guilloux m'a débarbouillée de mes admirations d'enfance, notamment des écrivains bretons qui peuplaient les rayons de la bibliothèque de mon père* »

goût pour les sujets de contrebande. Ses maîtres l'y encouragent : Gaston Bachelard, Henri Gouhier, plus tard Alphonse Dupront, élève d'Alain, dont elle suit le séminaire et retient la leçon : « *la plus haute vertu est l'attention* ». C'est sous sa direction qu'elle entreprendra sa thèse, jamais finie, sur les fêtes révolutionnaires.

Si elle décroche l'agrégation en 1955, Mona est désormais cernée par les historiens. A la Bibliothèque nationale, l'année précédente, elle a fait connaissance de Jacques Ozouf et de ses amis, François Furet, Denis Richet, Emmanuel Le Roy Ladurie, qui tentent de convaincre le jeune homme d'adhérer à l'engagement communiste que Mona partage déjà. Le succès est sans lendemain. Les jeunes mariés, en premier poste au lycée de Caen où ils ont pour collègues Michelle et Jean-Claude Perrot, quittent le parti dès 1956 lorsque les Soviétiques écrasent l'insurrection hongroise. Si la philosophe poursuit sa carrière d'enseignante, jusqu'à son entrée au CNRS, elle se tourne toujours plus nettement vers l'histoire. Notamment cette Révolution pour laquelle elle se reconnaît « *un intérêt oblique* » : « *C'est un moment où l'utopie s'incarne, où, comme le dit Robespierre, l'impossible devient possible*. » Fort de la règle de Dupront qui ne vise qu'à « *comprendre, récuser l'histoire justicière* » – « *Ne concluez pas ! nous répétait-il* » –, Mona Ozouf entreprend une lecture ouverte de l'événement, et de *La Fête révolutionnaire* (1976) au *Dictionnaire critique de la Révolution* (1988) qu'elle cosigne avec Furet, elle s'impose comme une autorité sur la période. Malgré elle.

Comme elle a accompagné les chantiers de son époux, brutalement touché par un accident vasculaire (1977), menant à bien son enquête sur *La République des instituteurs* (1992), elle travaille aujourd'hui à l'édition d'un recueil d'œuvres de Furet, « *cet incomparable portraitiste* ». Epouse et amie attentive et fidèle. Donnant par le livre une forme à ces élans affectifs qui défient la pudeur. « *Je suis intimidée face à l'écriture, sans doute parce que le livre a été un talisman dès mon enfance*. »

Gaieté de l'esprit, mélancolie des sentiments toujours. ■

PHILIPPE-JEAN CATINCHI

La quête d'une singularité française

RÉCITS D'UNE PATRIE LITTÉRAIRE
« *Les Aveux du roman* », « *Les Mots des femmes* », « *La Muse démocratique* » et articles divers de Mona Ozouf.

Fayard. « Les Indispensables de l'Histoire », 952 p., 24 €. En librairie le 18 octobre

On sait Mona Ozouf philosophe ; on lit l'historienne, mais depuis une dizaine d'années, c'est la femme de lettres qui s'impose. Non qu'elle soit tentée par la fiction. Louis Guilloux, qui commentait avec plus de tendresse que de sarcasme un texte de jeunesse où la jeune Bretonne pastichait Chateaubriand, l'en a guérie : « *Si tu ne te sens pas capable d'écrire un roman, tu peux quand même écrire. Il n'est pas négligeable d'être celle qui sait le plus de choses sur Chateaubriand*. »

C'est ainsi qu'au croisement des champs qu'elle travaille depuis plus de quarante ans, elle a dévoilé un parcours de lectrice où le plaisir du texte a autant joué que le point de vue de l'essayiste pour établir le chemin. La reprise en un seul volume de ces textes, parus entre 1995 (*Les Mots des femmes*) et 2001 (*Les Aveux du roman*) dévoile une cohérence ténue qu'en avant-propos Mona Ozouf commente

Au fil des pages, elle se fait la championne de la culture de la mixité et de la séduction, celle-là même qui a su convaincre James d'abandonner son a priori antifrançais.

Au regard de l'Américain, la France n'est guère recommandable ; son éducation comme sa culture ne l'incitent guère à apprécier une nation trop arrogante et brouillonne à la fois. Il ne sauverait que Tocqueville s'il ne succombait bientôt à un mystère qui finalement déjoue ses préventions. C'est cette religion de l'art que le pays a développée, depuis les noces de l'Etat et de la littérature sous la férule du cardinal de Richelieu, comme cette exceptionnelle tentative d'harmonie entre hommes et femmes, en opposition avec le mouvement démocratique américain qui, lui, sépare le masculin au travail et le féminin reclus dans la sphère domestique, qui le charme. L'égalité sans l'indifférenciation, si néfaste aux rapports de séduction.

Au terme de ces relectures, on s'aperçoit que Mona Ozouf livre un tableau de la France comme « *un pays allergique à la guerre des sexes, amical au commerce des hommes et des femmes, convaincu du prix de sa littérature et de la possibilité de la faire partager par tous* ». Souhaitons qu'elle ait raison.

PH.-J. C.

LES CHOIX DU «MONDE DES LIVRES»

LITTÉRATURES

Worki, de Mark Biencyk (Denoël).
Le Saut du varan, de François Bizot (Flammarion).
Swing, de Jean-Yves Chaperon (éd. Anne Carrière).
La Colère d'Achille, de Charles Ficat (éd. Bartillat).
Je te retrouverai, de John Irving (Seuil).
Le Messager d'Alger, de José Carlos Llop (éd. Jacqueline Chambon).
Seul ce qui brûle, de Christiane Singer (Albin Michel).

ESSAIS

Sartre, le temps des révoltes, de Jean-Pierre Barou (Stock).
King Kong théorie, de Virginie Despentes (Grasset).
Ce que peut la littérature, sous la direction d'Alain Finkielkraut (Stock-Panama).
La Disparition de Sorel, de Pierre Lepape (Grasset).
Le Temps de l'essai. Histoire d'un genre au XX^e siècle, de Marielle Macé (Belin).
Bourdieu/Rancière. La politique entre sociologie et philosophie, de Charlotte Nordmann (éd. Amsterdam).
Voix de femmes au Moyen Age, sous la direction de Danielle Régnier-Bohler (éd. Robert Laffont, « Bouquins »).